ÉMILE SIGOGNE

ESSAIS DE PHILOSOPHIE

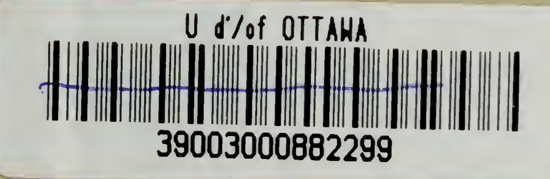
ET DE

LITTÉRATURE

PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS



EMILE SIGOGNE

ESSAIS DE PHILOSOPHIE

ET DE

LITTÉRATURE

PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1890



Nous avons réuni ici divers essais écrits à diverses époques. C'est ce qui nous a paru de meilleur à conserver des cours que nous avons donnés à Genève et à Florence. Quelques-uns d'entre ces écrits : L'Éducation, *d'après Herbert Spencer;* Des Véritables fonctions du gouvernement *et la* Philosophie de la Mode, *ne sont guère que l'exposé d'idées prises dans les œuvres du grand philosophe anglais. Dans ces trois morceaux, il ne peut y avoir d'original que le groupement des idées et leur démonstration* (1). *Nous livrons ces études au public; à lui de savoir si nous avons bien fait.*

Émile Sigogne.

Décembre 1889.

(1) Un certain nombre des aphorismes qui se trouvent à la fin de ce volume ont déjà paru dans *Suprême joie* et sont reproduits ici et très augmentés.

DE L'ÉDUCATION

DE L'ÉDUCATION

Herbert Spencer a écrit sur l'éducation un livre qui aura sur les générations présentes l'influence autrefois exercée par l'*Émile* de Jean-Jacques. Ce livre, nous allons l'exposer en sa théorie.

En éducation, la science était peu ou rien, maintenant elle veut être tout. La modeste Cendrillon (la comparaison est de Herbert Spencer) va devenir reine.

Dans nos universités, les chaires célèbres sont à la science, la renommée des Cousin, des Guizot, des Michelet est venue s'attacher aux savants, aux Pasteur, aux Haeckel et aux Vogt. Triomphante dans l'enseignement universitaire, elle entre dans l'enseignement primaire et s'y installe à la base.

Les croyances ne sont plus. Le pur croyant est

aussi rare que le pur athée. Pourtant il faut à l'âme un appui. La science offre la certitude. On ne croit plus, mais on sait, hélas! combien peu ! C'est donc sur un ensemble de connaissances positives que doit reposer l'éducation.

Quel est son but, se demande le philosophe anglais. L'éducation a pour but de donner à l'homme les moyens de développer ses facultés, afin d'arriver à la vie complète, complète dans ses trois parties, matérielle, morale et intellectuelle.

Quels sont ces moyens et dans quel ordre faut-il les employer?

Le besoin de savoir et la recherche de la certitude sont un signe de civilisation avancée. Les intelligences incultes, les peuples primitifs, les enfants sont crédules ; il ne demandent pas de preuve. Un esprit qui se refusera à admettre un argument d'une logique évidente, ajoutera facilement foi à une absurdité. La foule n'a pas changé, avec elle on affirme, on ne démontre pas.

De même et de prime abord les hommes se sont

portés vers les superfluités de la vie. Ils ont eu le goût de la parure avant le besoin de se vêtir. Le capitaine anglais Speke, raconte Herbert Spencer, recevant un jour les chefs d'une tribu indienne, leur fait cadeau de peaux de sangliers, très belles. Avec grande joie, ceux-ci les reçurent et fièrement s'en drapèrent. Soudain la pluie tombe, aussitôt les Indiens enlèvent de dessus leurs épaules ces belles fourrures, soigneusement les plient, les prennent sous le bras et nus, bravement marchent sous l'averse.

Notre société aux apparences civilisées n'est guère autre que ces Indiens. Le brillant et le factice dominent chez elle. Son goût de l'inutile n'est pas le goût du beau, et elle parvient à se parer sans pour cela s'embellir.

Méthodiquement Herbert Spencer répond à cette question : pour vivre d'une vie complète que faut-il? D'abord il faut être capable de vivre, avoir la santé, donc connaissance de l'hygiène, des lois physiologiques; étant capable de vivre, il faut se

conserver dans sa force et dans son intégrité, donc développement du corps, exercices physiques ; il faut se rendre propre à élever une famille, de là les connaissances qui incombent au métier, à la profession ; il faut être un citoyen utile à son pays, de là les études plus compliquées qui préparent à la vie sociale ; enfin il faut cultiver et développer en soi cette noble énergie de l'âme la plus élevée qui nous porte à la contemplation et à la jouissance des œuvres de l'esprit.

Non seulement cet ordre n'est pas observé, mais les connaissances, et les plus indispensables, les fondamentales manquent. Heureusement que la nature est pour nous, en certains cas, prévoyante. Quand nous violons une loi de la vie, la douleur est là qui nous avertit. Si nous persistons, la maladie vient. Souvent, presque toujours, hors des cas d'hérédité, nous sommes malades parce que nous sommes ignorants et de plus imprévoyants. Les plus simples lois de l'hygiène sont à chaque instant violées par nous, la douleur frappe et nous

sommes sourds, nous persistons, et avec des corps affaiblis et ruinés nous traînons notre vie qui prématurément s'achève. Par des soins et avec le secours du médecin nous croyons triompher des maladies ; mais il n'y a pas de guérison complète, et après avoir été malades, nous ne pouvons plus être ce que nous étions auparavant. La connaissance des principes physiologiques s'impose donc d'absolue nécessité et capitale et devant prendre sa place avant toutes les autres.

Dans sa *Psychologie comparée* Flourens démontre que notre ignorance des lois physiologiques nous coûte la moitié au moins de la vie pour laquelle notre espèce est constituée.

La moyenne de la vie est actuellement d'environ quarante-neuf ans, nous devrions vivre cent ans, règle générale, et exceptionnellement cent soixante à deux cents.

Jusqu'à vingt ans l'individu coûte plus à la société qu'il ne lui rapporte. Il lui faut de 20 à 23 ans de vie adulte pour restituer ce qu'il a reçu.

Et quelle augmentation de richesses ce serait si, au lieu de 20 à 23 ans de vie productive, l'individu en comptait cinquante, soixante et même quatre-vingts.

L'avenir de notre espèce repose sur cette progression. Quelle magnifique moisson intellectuelle à recueillir dans une vie où l'âge mûr, spécialement propre aux travaux de la pensée, commencerait à quarante ans pour finir à quatre-vingt-dix ou à cent.

Nous sommes tous faits pour voir finir un siècle. Combien peu de nous le voient tout entier et pour combien peu de nous la mort est-elle ce qu'elle devrait être, une naturelle extinction, une inconsciente résorption dans le tourbillon vital ; car en effet, l'homme ne meurt pas, il se tue.

L'individu, disposant ainsi d'un corps sain et actif, doit apprendre un métier, une profession, et alors viennent les connaissances qui s'y appliquent. Elles varient suivant le métier et la profession. Les principes généraux cependant doivent être connus

de tous. Et au sommet de ces études l'étude sociale, autrement dit la sociologie, qui les domine et les embrasse toutes.

Quant aux connaissances qui doivent rendre l'homme propre à élever une famille, le philosophe constate qu'elles sont absentes de l'éducation et que, dans des siècles d'ici, lorsqu'on retrouvera nos traités d'éducation, les hommes d'alors se figureront qu'ils étaient spécialement destinés à former des célibataires. Il devient éloquent et dans un grand mouvement de style il écrit :

« Sérieusement, n'est-ce pas une chose inconcevable que, bien que la vie et la mort de nos enfants, leur perte ou leur avantage moral dépendent de la façon dont nous les élevons, on n'a jamais donné dans nos écoles la moindre instruction sur ces matières à des élèves qui demain seront pères de famille ? N'est-ce pas une chose monstrueuse que le sort d'une nouvelle génération soit abandonné à l'influence d'habitudes irréfléchies, à l'instigation des ignorants, aux caprices des parents, aux sug-

gestions des nourrices, aux conseils des grand'mamans ? Si un négociant entrait dans le commerce sans connaître le moins du monde l'arithmétique ou la tenue des livres, nous nous récririons sur sa sottise, nous en prévoierions les désastreuses conséquences. Si, avant d'avoir étudié l'anatomie, un homme prenait en main le bistouri d'un chirurgien, nous éprouverions de la surprise de son audace et de la compassion pour ses malades. Mais que des parents entreprennent la tâche difficile d'élever des enfants sans avoir jamais songé à se demander quels sont les principes de l'éducation physique, morale, intellectuelle qui doivent leur servir de guides, cela ne nous inspire ni étonnement à l'égard des pères, ni pitié à l'égard des enfants, leurs victimes !

Les milliers d'êtres humains qui sont tués, les centaines de milliers qui survivent pour traîner des santés affaiblies, des millions qui grandissent avec des constitutions moins fortes qu'elles n'auraient dû l'être, nous donnent l'idée du mal fait par cette ignorance des lois de la vie. Songez que

le régime auquel les enfants sont soumis a une influence, soit bonne, soit mauvaise sur leur avenir tout entier, qu'il y a vingt manières de se tromper et une seule manière de ne pas se tromper, et vous aurez l'étendue des misères qu'introduit dans le monde notre système d'éducation hasardé, irréfléchi. Quand leurs fils et leurs filles deviennent faibles et maladifs, les parents appellent cela un malheur, une épreuve que leur envoie la Providence ! Le chaos qui règne dans leur tête comme dans celle des autres leur fait supposer que les effets se produisent sans cause ou par des causes surnaturelles. Il n'en est rien. Dans certains cas, sans doute, ces causes sont transmises par l'hérédité, mais le plus souvent, elles se trouvent dans d'absurdes pratiques suivies par les enfants. La responsabilité de tant de souffrances, de faiblesse, d'abattement et de misères, incombe en général aux parents !

Ils se sont chargés de contrôler, heure par heure, tout ce qui se rapporte à leurs enfants, et par une

légèreté cruelle, ils ont négligé de s'instruire de ces lois du développement vital qu'ils contrarient incessamment par leurs ordres et par leurs défenses. Dans leur complète ignorance des premières lois physiologiques, ils ont miné jour par jour la constitution de leurs enfants et ils ont infligé d'avance la maladie, la mort prématurée, non seulement à ces enfants eux-mêmes, mais à leurs descendants.

Les funestes effets de l'ignorance nous apparaissent aussi grands dans l'éducation morale que dans l'éducation physique. Voyez la jeune mère et la législation qu'elle établit dans la chambre de nourrice. Il y a quelques années à peine, cette jeune femme était sur les bancs de l'école où l'on bourrait sa mémoire de mots, de noms, de dates et où sa faculté de réflexion n'était exercée que dans la plus faible mesure. Là on ne lui a pas donné la moindre idée de se conduire à l'égard d'un esprit naissant; là, l'éducation qu'elle a reçue, la discipline à laquelle on l'a soumise n'étaient pas propres

à la mettre en état d'en faire elle-même la découverte. Les années suivantes ont été consacrées à l'étude de la musique, aux ouvrages de broderies, à la lecture des romans et aux plaisirs du monde. On n'a jamais appelé sa pensée sur la grosse responsabilité de la maternité; on ne lui a guère donné cette solide lecture intellectuelle qui aurait pu la préparer à porter ces responsabilités. Voyez-la donc maintenant aux prises avec un caractère qui se développe et dont le développement lui est confié. Voyez son ignorance profonde des phénomènes auxquels elle a affaire et comme elle intervient aveuglément dans des faits auxquels on ne saurait toucher d'une main sûre, possédât-on la science la plus haute.

Et maintenant l'éducation intellectuelle n'est-elle pas conduite de la même manière? Si vous accordez que l'esprit humain a des lois et que l'évolution de l'intelligence de l'enfant s'y conforme, il s'ensuit que l'éducation ne peut-être bien dirigée sans la connaissance de ces lois. Supposer que vous

pourrez régler la formation des idées sans savoir comment ces idées se forment, est une absurdité. Combien l'enseignement tel qu'il est diffère de l'enseignement tel qu'il devrait être quand il n'y a presque pas de parents et si peu de maîtres qui sachent la moindre chose en psychologie. »

Quant à la vie civique, la seule connaissance enseignée qui s'y rapporte est l'histoire, mais quelle histoire? Une compilation de biographies de souverains, de batailles, de dates, de faits quelconques, d'anecdotes presque toujours controuvées où n'apparaît jamais la loi qui enchaîne les événements. Quant à montrer comment se forment chez un peuple les institutions qui à la fois le soutiennent et le dirigent, à en tracer le développement historique et en analyser les causes et les effets, à faire voir ce peuple dans ses lois, dans son commerce, dans son industrie, dans son gouvernement, dans ses mœurs, dans sa religion, on n'y a guère songé, oubliant que la notion du passé n'est utile que parce qu'elle suscite la prévision de l'avenir.

Sans les beaux-arts la vie n'aurait plus de charme, ils en sont la floraison. Il faut donc que les soins matériels soient d'abord assurés. Mais, pour goûter les arts, une éducation préalable est nécessaire et les notions générales de l'esthétique ne sont pas même mises à la portée de ceux qui pratiquent spécialement un art. De là vient chez les artistes cet exclusivisme féroce, chez le public la nullité ou la dépravation du goût. D'ailleurs, sous l'art même la science est cachée; la plupart des grands artistes dans les connaissances ayant rapport à leur art ont été de grands savants, et si quelques-uns n'avaient pas ce qu'on nomme des notions scientifiques, ils y suppléaient par un sens d'observation devinatoire. Quelle science complète et minutieuse de l'anatomie possédaient les sculpteurs de la Renaissance! Comme ils connaissaient bien la structure du corps, ses os, ses muscles, ses attaches, ses nerfs!

Et pour chaque art le philosophe démontre la nécessité de connaissances scientifiques, pour le

sculpteur qui, s'il ignore la théorie de l'équilibre, peut donner à ses statues d'impossibles attitudes; pour le peintre, qui, ne connaissant pas le phénomène de la pénombre, pourrait projeter l'ombre d'une persienne en lignes nettement accusées sur la muraille en face; pour le musicien qui doit exprimer des sentiments variant suivant leurs degrés d'intensité et soumis à certaines lois générales de la vie; pour le poète lui-même à qui il n'est point inutile de savoir quelles sont les lois de l'action nerveuse régissant le langage passionné et les profonds sentiments, sources de la poésie.

On naît poète, peintre et sculpteur, mais c'est par la science que poète, peintre et sculpteur atteignent au sommet de leur art.

Et dans la science elle-même s'ouvre un monde de poésie illimitée. Elle est un royaume de réalités splendides, plus merveilleuses cent fois que les plus merveilleuses créations du rêve; elle touche même au rêve sur ses dernières limites et

s'y confond par l'infini de ses aspirations et la profondeur de ses découvertes. Elle s'élève aux astres et commente les étoiles, elle descend dans les abîmes souterrains et y lit nos origines, elle pénètre au centre des tourbillons moléculaires dont le mouvement est la vie, et analyse leur puissance, elle sonde l'âme et prédit à l'homme sa destinée.

Alors le philosophe démontre que les connaissances scientifiques les plus utiles et les plus nécessaires à acquérir sont aussi les plus propres à former l'esprit et à discipliner le caractère. Pour développer la mémoire on vante l'étude des langues, mais dans quelle insignifiance tombe cette étude auprès de la tâche imposée à celui qui veut retenir le nombre de corps composés découverts par la chimie ou les noms des différentes formes de la vie animale. Et puis, l'étude de la science est directement en rapport non avec des mots mais avec des faits, elle habitue l'esprit à remonter aux causes, à chercher dans les événements

les conditions de leur éventualité, et en établissant ainsi le principe de causalité elle développe et forme le jugement, qualité à peu près inculte sinon absente, car, comme osait le dire le professeur Faraday à l'Institut royal de Londres : « La société n'ignore pas seulement ce qui concerne l'éducation du jugement, mais elle ignore aussi sa propre ignorance. »

Et l'esprit scientifique hostile à toute superstition donnera à l'âme la vraie culture religieuse, car la science sur ses hauteurs s'unit à la religion comme elle est avec elle l'inspiratrice de l'amour.

La modestie nous vient en mesure de notre savoir et la vanité de ce monde n'est que la conséquence de son ignorance à peine voilée par les prétentieux raffinements de l'éducation mondaine.

Aussi la véritable éducation doit-elle être scientifique et cette éducation transformera si complètement nos mœurs que dans le moment présent prévoir toute la série des changements qu'elle apportera est impossible.

Le mouvement scientifique qui a couvert notre globe d'innombrables réseaux de chemins de fer et de télégraphes, accumulant inventions sur inventions, modifiant d'un coup les conditions de la vie matérielle, n'est qu'à sa naissance. La science bégaye. La plupart des sciences spéciales sont très peu développées, quelques-unes embryonnaires et d'autres encore à naître, et ce nouveau monde matériel si rapidement éclos n'est rien auprès de ce prodigieux enfantement d'un monde nouveau qui maintenant déjà se prépare et que verront nos petits-neveux, si prodigieux en effet que notre esprit ne contient à son égard aucun terme de comparaison.

Oui, mais le monde matériel est-ce là tout ?

Serait-ce seulement l'œuvre de la science de nous mieux loger ou nous mieux vêtir, d'apporter à tous les besoins du corps une satisfaction plus complète, sans nous rendre meilleurs, car où est le progrès moral ?

Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.

Hélas, non, tout n'est pas beau et peu de chose est grand ; et cette transformation matérielle en train de s'accomplir n'est qu'une ébauche. Pour la juger l'expérience doit faire place au raisonnement.

Le mieux péniblement s'acquiert et notre siècle se traîne plus qu'il ne marche vers l'avenir.

Les hommes et ceux des plus lointains pays se sont ouvert de faciles relations, mais ce rapprochement subit de nations, de caractères opposés, d'individus à cerveaux de structures diverses n'a-t-il pas plutôt engendré la haine que l'union ? Les peuples dans une réciproque attitude hostile se replient sur eux-mêmes et attendent. Notre civilisation sous l'hypocrisie des formes est faite de barbarie et de préjugés. Notre bien-être a augmenté mais notre âme s'est amoindrie et nous avons gagné en hypocrisie tout ce que nous avons perdu en férocité. Triste tableau et trop vrai. Cependant la loi du progrès n'en est pas moins une réalité, seulement pour la découvrir agissant en cette huma-

nité il faut embrasser l'histoire du monde par vastes périodes. Alors cette marche en avant de notre espèce, autrement imperceptible, devient évidente. Et de quelle patience ne devons-nous pas nous prémunir en reconnaissant que les lois morales sont le prolongement des lois naturelles et en dépendent et que par conséquent le progrès dans la morale ne peut s'effectuer avant que les sciences morales ne soient constituées; or les sciences naturelles ne sont qu'au cours de leur développement et la base où doit s'appuyer la morale scientifique n'est point encore solidement édifiée.

Et progressivement à longues périodes, avec des chutes, des élans, des rétrogradations, l'ordre se fera, dans le monde physique d'abord, dans le monde moral ensuite, dans le monde intellectuel enfin.

Donc, espérons beaucoup de l'avenir et très peu de notre temps. Anarchie morale et anarchie mentale, tel est le spectacle; irrésistiblement les êtres

d'élite sont tentés par le rêve ou la solitude. Il faut être déjà vicié par la vie ou avoir l'âme banale pour s'adapter sans efforts au milieu social. Idées et actes, perpétuellement, se contredisent. Il y a deux morales opposées, celle qu'on enseigne et celle qu'on pratique ; celle qu'on enseigne est sublime, celle qu'on pratique est le contraire et la société, incapable de se juger, naïvement s'admire dans des préceptes qu'elle sublimise d'autant plus qu'elle les contredit dans la réalité.

Personne en ce monde n'est tenté de tendre la joue droite à qui lui souffletterait la joue gauche et sous peine de vie on a raison. Les êtres essentiellement bons meurent, car la vie telle qu'elle est n'est point faite pour eux et nos vices nous attachent à la terre bien plus que nos vertus.

« Aimez-vous les uns les autres » ; ces paroles du doux Crucifié toujours retentissent au-dessus des massacres collectifs, de guerres de plus en plus sanglantes, des duperies patriotiques de toutes les diplomaties, de l'impitoyable oppression des riches,

des fraudes de toute espèce connues et approuvées, des mensonges admirés. Au milieu d'une tourbe qui n'a d'autre but qu'une jouissance matérielle et grossière, penser est exceptionnel et manifester sa pensée dangereux, si pour vivre on doit travailler. De là des habitudes de dissimulation qui s'imposent et font de l'hypocrisie le salut. L'homme est né pour la vérité, peut-être. En tous cas il court à l'erreur, et si bien qu'il semble que la promptitude et l'enthousiasme à adopter une idée fausse soit en proportion exacte de sa fausseté. La vérité est lentement acquise et ne se donne qu'aux laborieux efforts d'intelligences solitairement développées. Jusqu'alors l'imagination a conduit le monde, non la raison, et bien plus que nous le pensons le passé nous enveloppe. Formes, apparences, vaines ombres, tout cela est changé, mais l'esprit reste.

A quoi bon s'élever aux causes et prévoir ; seule, la pensée individuelle est impuissante. Pour triompher de son temps il faut être avec lui. Cependant

les générations nouvelles sont travaillées de désirs inconnus. Un besoin de justice intense les saisit; elles voient le néant des luttes politiques aboutissant à des changements d'étiquettes ; le fond du problème est entrevu et peu à peu le jour se fait et un malaise remue les masses inconscientes qui sentent passer au-dessus d'elles un souffle de rénovation. L'accroissement de l'esprit d'analyse a fait naître une juste défiance de soi-même. On comprend qu'il vaut mieux s'abstenir que d'aider la nature quand on en ignore les lois, on fait davantage appel à l'initiative individuelle conduite par la raison et maintenue par l'expérience. On a perdu la foi dans le Gouvernement, dans son omnipotence, on finira par reconnaître quel est son domaine et par l'y restreindre, de sorte que les fonctions de l'État ne seront plus de simples et infaillibles moyens d'arriver au pouvoir et à la fortune mais des charges honorifiques imposées au plus digne comme l'accomplissement d'un devoir civique.

Mais nous n'en sommes pas là et par combien de tâtonnements, d'expériences hasardées ne devrons-nous pas passer avant d'y arriver.

Depuis quelques vingt ans l'opinion (un mot bien vide si on l'analyse) s'est engouée d'instruction qu'elle regarde comme une panacée universelle.

« Avec de l'instruction on fait toujours son chemin, » est un dicton populaire, et il se trouve que ceux qui ont fait leur chemin sont les petits bourgeois ou les artisans simplement munis d'un léger bagage de connaissances professionnelles, parvenus enrichis sans culture et fort ignorants, à moins qu'on n'appelle instruction la science approfondie de l'alphabet et des quatre règles. Ce qui fait faire aux gens « leur chemin » c'est bien moins l'instruction, c'est-à-dire un grand nombre de connaissances plus ou moins bien assimilées, que le caractère, c'est-à-dire une constante discipline contre les difficultés de la vie, une sensibilité affermie, une volonté capable de tension et de vigueur. Au sortir du collège notre vie ressemble

à une chute sur le nez du « haut d'un escalier jusqu'en bas, » a dit un philosophe.

C'est sur un corps solidement développé et pourvu d'organes sains et soutenu par une vie matérielle substantielle que doit se greffer un esprit étendu et pénétrant ; autrement affiner l'intelligence sans assurer les conditions premières de la vie, c'est faire le jeu du malheur. Des êtres aux nerfs délicats, d'une intense culture intellectuelle, faibles et pauvres sont nécessairement malheureux. Vivre demande un grand effort dont ils sont incapables ; alors vient le découragement, le dégoût de la vie et aux meilleurs et aux plus hauts un pessimisme systématique et la fin de tout cela par le suicide.

La beauté est dans l'harmonie des lignes, le bonheur dans l'harmonie des fonctions. Développer une partie de l'organisme aux dépens d'une autre est détruire l'équilibre et partant la santé.

L'équilibre, hélas! nous en sommes bien peu capables et la science, cette matrone sévère, aux grands traits froids et aux rigides attitudes, n'a-t-

elle pas soulevé de l'engouement, ce signe infaillible de la frivolité et de l'ignorance. De tristes gens de lettres parvenant ainsi à de royales fortunes, se sont essayé à lui donner des mines agréables et à la mettre à la portée de toutes les bassesses et ont ainsi enfanté une sorte de monstre formé de fausse science et de mauvaise fiction appelé roman scientifique et servi comme intellectuelle nourriture à l'esprit des jeunes générations.

Mais nous ne voulons pas aborder ici la satire ni présenter de l'ensemble de la société une vue pessimiste. La vie est une élaboration lente et mystérieuse d'éléments inconnus ; et quelques profondes que soient les tristesses de l'heure, l'âme conserve toujours le droit à l'espoir ; à mesure qu'elle s'élève augmente en elle la sympathie, c'est-à-dire le don de souffrir dans tout ce qu'elle aime et dans tout ce qui souffre et aussi une plus grande confiance dans l'avenir et dans notre destinée. Ignorants et imprévoyants sans que nous puissions savoir ni comment ni pourquoi, nous

sommes accablés de tant de souffrances qu'il semble que notre terre doive être l'éternelle proie du mal. Et cependant, si puissant et si universel que soit le mal, autre chose étonne le penseur, c'est qu'avec cette effroyable accumulation d'injustices qui menacent nos têtes, il puisse y avoir sur terre le peu de bien dont nous jouissons.

Elle est bien faillible, notre pauvre justice humaine ; heureusement qu'il y a une justice naturelle qui fait compensation, et si nous considérons le mal qu'inconsciemment nous nous attirons, nous en venons à croire qu'il y a dans les choses une âme de bonté sur laquelle notre espoir doit se fonder; ce que les théologiens expriment en disant que Dieu est bon.

Et ils sont plus instructifs qu'on ne le croit les mythes des vieilles religions. Sous le merveilleux se cache le vrai, et nous portons en nous un passé ténébreux, qui de plus en plus s'éclaire au jour des conquêtes lumineuses de l'esprit. C'est donc à l'étude acharnée de la Nature qu'il faut demander la

délivrance, et le grand outil c'est la science. Moins d'aspirations et plus de savoir ! Nous sommes une génération de pessimistes et de déclassés et nous trouverons l'ordre et la joie dans la communication directe avec la Nature, dans l'étreinte victorieuse de la réalité et la Mère universelle nous remettra dans les veines assez de sang pour redresser nos fronts et faire battre nos cœurs. Shakespeare compare la vérité, la vérité comprimée par la pesanteur du réel à un crapaud repoussant, il est vrai, mais dont la tête renferme deux pierres précieuses, ses yeux, ses magnifiques yeux. Bientôt la splendeur des yeux reluira seule et la bête hideuse disparaîtra.

Décembre 1882.

MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

J'ai un ami qui est philosophe. L'autre jour, il m'aborde et dit : « Croyez-vous à la méthode expérimentale ? — Certainement. — Croyez-vous qu'elle est une invention moderne, que Bacon l'a trouvée, que toutes les vérités scientifiques lui sont dues ?

— Trois questions à la fois ! Votre zèle vous emporte. Je répondrai à chacune séparément.

La méthode n'est point une invention moderne, Bacon ne l'a point trouvée, et assurément toutes les vérités scientifiques lui sont dues.

— Comment, Bacon ne l'a point trouvée ! Bacon n'est pas le père de la science expérimentale !

Mais vous blasphémez, mon cher ami !

— C'est possible. Je ne vous comprends pas : ce

mot n'est pas philosophique. Veuillez me répondre. La méthode expérimentale procède-t-elle par induction ?

— Oui.

— Le connu est nécessairement le point d'appui de tout raisonnement ?

— Évidemment.

— L'esprit humain ne peut raisonner autrement ?

— Je le crois.

— Eh bien ! l'esprit humain a toujours commencé par induire, c'est-à-dire s'est toujours servi de la méthode expérimentale.

— Permettez.

— Je ne permets rien. Je vois ce que vous voulez dire. Les inductions faites ont presque toujours été fausses. Arrivé par l'induction à la découverte d'un principe, on faisait découler de ce principe non contrôlé une série de déductions logiquement enchaînées, mais qui n'étaient qu'un simple enfantement de l'esprit, un jeu de l'intelligence.

— Tout le moyen âge a raisonné ainsi.

Nous raisonnons toujours ainsi. Lisez Mr Cousin. La méthode expérimentale était donc employée, mais mal employée. Enfin, Bacon vint.

— Et l'employa tout aussi mal.

— Comment cela ?

— Bacon est un grand génie, mais non un grand savant. De plus, c'est un poète. Un philosophe doit se défier des poètes.

Par une sorte d'intuition, il a compris l'importance de l'expérience dans la science. Il a indiqué le chemin, mais il ne l'a pas suivi. Son *Novum Organum* est un monument sublime. Il éblouit ; au point de vue philosophique, c'est un immense défaut. Le philosophe n'aime ni l'obscurité ni la clarté éblouissante, il lui faut la belle lumière du jour qui baigne les objets et noie doucement leurs contours.

Je vous défie de trouver dans le *Novum Organum* une application raisonnée de la méthode expérimentale.

— Alors, à votre avis, ce n'est que de nos jours

qu'on a su appliquer la méthode d'après des règles invariables qui défient toute erreur?

— Vous allez trop vite. Oui et non. Dans toutes les sciences morales et politiques, nous ne sommes guère plus avancés que les scholastiques, et nous procédons de la même façon. Remarquez bien que je ne dis pas que les sciences morales et politiques ne sont pas plus avancées ; elles ont nécessairement profité du mouvement progressif des autres sciences. Mon objection vise la façon dont on les cultive.

Dans les sciences naturelles, l'admirable certitude avec laquelle la méthode expérimentale est appliquée a produit trop d'éclatants résultats pour que la méthode et sa parfaite application soient mises en doute. Tout le progrès matériel de notre civilisation l'atteste. Cependant je ne vois guère que les sciences physico-chimiques qui, jusqu'à présent, dépendent complètement de l'expérience. Les phénomènes qui constituent les corps vivants sont trop complexes pour qu'on ait pu déterminer

toutes les conditions de leur manifestation. En physiologie, la méthode expérimentale ne peut donc produire que des résultats douteux. Quant à la psychologie.....

— Là, je vous arrête. Contre l'opinion de Comte, admettez-vous l'existence de la psychologie comme science indépendante ?

— Si vous m'aviez laissé dire, vous auriez compris la nullité de votre objection. Comte, en niant l'existence de la psychologie, avait raison s'il entendait par là que les phénomènes de l'esprit ne peuvent être séparés de ceux de la matière et que la science qui les a pour objet est une.

— Vous parlez comme un métaphysicien, c'est-à-dire que je ne vous comprends pas. Qu'entendez-vous par phénomènes de l'esprit et phénomènes de la matière ?

— Je vous parle en votre langage. Vous entendez tous les jours des dissertations sur l'esprit et sur la matière. Connaissez-vous une définition de l'esprit et de la matière ?

— Aucune satisfaisante, je l'avoue.

— Vous faites bien, car elle est impossible. Peut-on démontrer l'existence d'un objet qu'on ne peut définir ?

— Scientifiquement non.

— Ce qui n'est pas démontré n'a pas de réalité scientifique ; à plus forte raison ce qui ne peut pas l'être. Donc, pour la science, matière et esprit sont deux mots qui n'ont aucune réalité objective.

— Cependant on les emploie.

— Celui qui les emploie pour la commodité du langage, sachant fort bien qu'ils ne représentent que deux inconnues, n'a pas tort. Celui qui en fait des « êtres » et part de là pour raisonner à perte de vue sur les propriétés de la matière et les qualités de l'esprit, se livre à un jeu spéculatif très innocent. Il pourrait avec le même fruit cultiver le bilboquet.

Notre pauvre langue a été tellement torturée depuis le commencement de ce siècle, les expressions abstraites, les termes métaphoriques s'y sont glis-

sés en si grand nombre, qu'il est absolument nécessaire de ramener les mots à leur sens précis si l'on veut les adapter à la discussion philosophique. Comme les mots ne sont que la représentation des idées, et les idées la représentation des choses, sous chaque mot il faudra mettre l'idée adéquate et sous chaque idée l'objet adéquat et pour cela descendre de l'abstrait au concret. Je vous engage, à ce propos, à relire Locke. Nous en avons tous besoin. Nous sommes tellement habitués à raisonner avec le cœur et à faire du sentiment avec l'esprit !

— Cependant, quand on raisonne, on ne peut pas s'arracher le cœur. Un philosophe est un homme.

— Tant qu'il s'applique à la recherche de la vérité, un philosophe est avant tout « un pouvoir raisonnant », qui, sous l'impulsion d'une idée, s'absorbe dans la solution d'un problème, sans être arrêté un instant par la considération des résultats pratiques que cette solution pourra avoir. Suivant

la belle expression de Bacon, il doit poursuivre la vérité sans jamais avoir l'œil humecté par les passions humaines. Ce qui ne l'empêche pas dans la vie ordinaire d'avoir un cœur ouvert à toutes les sympathies, d'être un homme.

Reid, le philosophe écossais, était arrivé à douter de l'esprit et de la matière, quand il se rappela qu'il était marié. Il vit que sa femme aussi allait s'engloutir dans l'effrayant abîme du doute ; il s'arrêta et recula, épouvanté. Il avait retrouvé sa femme mais à jamais perdu l'esprit philosophique.

— Nous voici loin de la méthode ; où voulez-vous en venir ?

— Je ne m'en éloigne pas, au contraire, et j'en viens à ceci : que pour appliquer exactement la méthode expérimentale, il faut un langage qui ait la précision du langage scientifique. Or, nous ne l'avons pas ; donc il faut le faire et pour cela revenir au style analytique du XVIIIe siècle. La moitié des grand principes philosophiques du XIXe siècle s'appuient sur des erreurs de langue. Première

condition : plus de galimatias. Bien savoir que tous ces mots : vie, force, raison, n'ont aucune réalité objective ; qu'ils représentent des groupes de faits ; que le premier, vie, signifie la résultante des fonctions d'un organisme ; le second, force, qu'un phénomène étant donné, un autre doit nécessairement suivre ; le troisième, raison, l'équilibre provenant du fonctionnement d'organes exactement coordonnés. Donc, destruction des entités métaphysiques ; donc, clarté dans les termes, clarté dans les idées ; l'incompréhensible écarté, le compréhensible analysé et démontré. Et, comme résultat final, connaissance des rapports entre les objets, extension du pouvoir humain sur la manifestation des phénomènes, accumulation des vérités. Voilà où conduit la méthode expérimentale. Tandis que vous pourriez disserter pendant des siècles sur l'infini et la raison, qui est la faculté de percevoir l'infini, laquelle faculté.....

— Ah ! à votre tour, vous allez trop vite et trop loin, car vous me montrez les résultats où doit

aboutir la méthode sans me dire ce qu'elle est, cette méthode.

— Lisez Claude Bernard. Je la résume en deux mots : observer et expérimenter. Observer, c'est-à-dire obtenir des faits exacts, soit par la contemplation des phénomènes tels que la nature nous les présente, soit au moyen d'une investigation dirigée par une idée provisoirement admise. Expérimenter, c'est-à-dire contrôler le jugement qu'a fait naître l'observation à l'aide d'un criterium qui n'est qu'un autre fait. Voilà l'instrument. Il est très facile d'en faire un mauvais usage et il peut conduire à l'absurde tout aussi bien que la méthode scholastique, puisque tout dépend de la valeur de votre observation.

Il est plus important de montrer quel doit être l'ouvrier. Il doit avoir l'esprit scientifique, c'est-à-dire croire au déterminisme absolu des phénomènes, sans lequel il ne peut y avoir dans le monde qu'arbitraire, confusion et chaos. Il doit avoir le doute philosophique, c'est-à-dire se défier constamment

de lui ; *a priori*, ne tenir à aucune idée, n'avoir foi dans aucune théorie, n'admettre aucune autorité personnelle, être prêt à effacer son opinion devant les décisions de l'expérience, et surtout, bien loin de tâcher d'appuyer et de consolider une idée que les faits lui ont révélée, la soumettre au contraire aux plus violents assauts du raisonnement expérimental, afin de constater par là sa valeur et sa force. Eh bien, connaissez-vous beaucoup d'ouvriers de cette trempe? Montrez-moi l'homme politique, le moraliste, le romancier capable d'appliquer la méthode expérimentale ! Où est-il?

— A dire vrai, je n'en connais pas.

— Moi non plus.

Il faut, en effet, une longue éducation scientifique pour se rendre capable de se servir efficacement de la méthode expérimentale. On a toujours essayé de s'en servir et on s'en est toujours mal servi, car l'ouvrier n'est point né qui pourra fructueusement l'employer. Comte lui-même, dans la dernière partie de son œuvre, l'a abandonnée et a repris

la méthode déductive avec la longue série d'hypothèses et de constructions métaphysiques.

Nous sommes les enfants du moyen âge beaucoup plus que nous ne le croyons, et hormis quelques savants ignorés du public, formant un petit monde obscur et restreint où la pensée éclôt librement, nous vivons intellectuellement dans une nuit à peine rendue moins sombre par quelques rayons précurseurs d'une prochaine aurore.

Nous ne connaissons la méthode expérimentale que de nom, et trop souvent ceux qui en sont les partisans trop zélés l'appliquent fort maladroitement. Peu importe ; elle restera la seule méthode féconde, la seule qui pourra nous permettre d'arracher à la nature ce secret fatal pour la découverte duquel tant de fronts ont pâli, tant de cœurs ont souffert, tant d'êtres se sont obscurément sacrifiés.

Janvier 1883.

DES

VÉRITABLES FONCTIONS DE L'ÉTAT

DES VÉRITABLES FONCTIONS DE L'ÉTAT

L'ignorance rend l'esprit étroit, et l'étroitesse d'esprit donne une confiance absolue. L'incertitude et le doute chez les esprits qui pensent provient de la perception de l'objet sous ses deux faces opposées. S'ils imaginent une action, ils en voient aussitôt les contrecoups, en supputent les résultats lointains, en calculent les avantages et en prévoient les inconvénients. Quelles que soient la profondeur de leur connaissance et l'étendue de leur jugement, ils savent quel grand rôle joue le hasard, c'est-à-dire l'inconnu dans les événements humains. Ils se disent que le vrai auquel ils s'attachent est mêlé d'erreurs, et que ces erreurs, grâce aux influences intellectuelles qu'ils subissent, ils ne peuvent les reconnaître. Ils arrivent

à la conviction qu'ils se trompent, sans pouvoir dire en quel point et comment. Tout ceci rabaisse la présomption. On devient modeste, quand on se dit : Voici des gens, sincères, éclairés, intelligents. Comme moi et autant que moi, ils croient en leur jugement ; autant que moi ils sont convaincus. Parmi eux il y en a qui m'égalent, quelques-uns me surpassent. Nous apprécions différemment le même sujet. Le plus grand nombre de ces appréciations sont fausses, quelques-unes plus ou moins justes, une seule vraie. Par conséquent, le plus grand nombre est dans l'erreur. Pourquoi ne serais-je pas parmi ceux qui se trompent ? Quels motifs ai-je donc pour me croire au-dessus de l'erreur ?

Si je jette un coup d'œil sur ma vie, combien de fois n'ai-je pas été convaincu, et combien de fois ma conviction ne reposait-elle pas sur une fausse compréhension, sur une vue superficielle, sur une conception erronnée ! Dans mes affaires, alors que j'avais tous les moyens de m'éclairer, que les faits

étaient là, devant moi, prochains et palpables, je me suis pourtant grossièrement trompé. Si, dans de telles conditions je me suis trompé, que sera-ce donc si je veux m'occuper des affaires publiques cent fois plus complexes. J'ai été incapable de diriger mes affaires et je prétends sauver la société !

Plus notre intelligence pénètre dans la nature, plus nous nous apercevons que notre puissance sur elle ne peut provenir que de l'obéissance à ses lois. Nos désirs, nos aspirations, nos volontés ne doivent être comptées pour rien si elles sont en désaccord avec l'ordre immuable des choses. L'éternelle erreur de l'homme a été de croire dans la réalisation nécessaire de son désir. Et comme cette réalisation ne s'est jamais produite en ce monde, il l'a placée en la vie future, où l'espoir de cette réalisation peut se prolonger indéfiniment. De là aussi cette tendance à transformer son opinion en loi, à imposer aux autres son propre idéal, à vouloir faire le bonheur des gens malgré eux. Les conseils que nous donnons aux autres ont

beaucoup plus rapport à nous-même qu'à eux. Nous leur conseillons de faire tout ce qui *nous* serait utile. Nous ne tenons presque aucun compte de la différence des tempéraments et des conditions de la vie et nous sommes fort surpris de voir les résultats venir exactement à l'encontre de nos calculs. C'est là une illusion inconsciente de l'égoïsme, dont il est très difficile de se défaire, dont il est même impossible de se débarrasser complètement et qui doit nous emplir de défiance à notre égard. Sommes-nous victimes d'un abus, nous croyons qu'il suffira d'édicter une loi pour le supprimer. Nous ne pensons pas que cet abus est le résultat nécessaire de causes sur lesquelles nous n'avons, sans doute, nul empire; qu'il est peut-être la manifestation d'un vice inhérent à la nature humaine, ne pouvant être modifié que sous la lente réaction d'une influence salutaire. Non, rien de tout cela. L'abus nous gêne; nous faisons une loi, et nous le supprimons. Nous le supprimons en effet, quand la loi est bien faite, mais au

bout de peu de temps nous en voyons surgir un nouveau, qui au fond est le même sous une autre forme. Vite, une autre loi, pour supprimer encore celui-ci. A cette loi succède encore une autre loi qui a le même résultat. Et voilà pourquoi, après un nombre infini de lois, nous subissons encore les mêmes maux.

Quand la loi est mal faite, ce qui, vu l'inexpérience des législateurs, arrive souvent, les effets sont plus graves.

Une loi mal faite crée un nouvel abus et laisse subsister l'ancien.

Vraiment, si les lois avaient dû faire notre bonheur, il y a longtemps que nous serions heureux.

Nous avons des lois pour tout, nous avons une loi qui veut que tout le monde sache la loi, ce qui est une des plus jolies absurdités du monde légal. Il est déjà fort difficile à ceux qui ont fait de longues études spéciales de se diriger au milieu du dédale compliqué de règlements de toutes sortes qui composent notre législation.

Le commerce subit-il une crise, l'agriculture et l'industrie souffrent-elles, nous nous tournons aussitôt vers l'État et nous réclamons de lui la fin de la crise et l'apaisement de la souffrance. A nos yeux, l'État est une espèce d'être abstrait, en dehors des conditions qui régissent la vie, omnipotent, doué des facultés les plus diverses, capable d'empêcher le mal et de décréter le bien. C'est, au fond, la vieille idée du droit divin qui personnifie, dans le roi, une puissance analogue à la puissance divine. Cette conception métaphysique s'impose encore aux esprits. Elle n'est que transformée dans nos systèmes politiques modernes. Au lieu de s'appliquer à un homme seulement, elle s'applique à un groupe d'hommes, et par cette transformation elle perd de sa force sans acquérir plus de justesse et de vérité.

Nos jacobins, qui veulent refondre la société sur un type unique, suivent le vieux principe monarchique.

L'expérience nous avertit à chaque instant et

cependant nous retombons sans cesse dans les mêmes errements. Elle nous a surabondamment prouvé et elle nous prouve tous les jours que tous les progrès accomplis, tout le bien-être acquis, toutes les ressources créées et développées sont dues à l'initiative privée, et non au Gouvernement. Quelquefois, ces progrès sont dus à un homme de Gouvernement, mais cet homme les a accomplis, non pas parce qu'il faisait partie du groupe de législateurs entre les mains desquels une nation place sa destinée, mais parce qu'il a pu, peut-être malgré les embarras de sa position officielle, déployer dans toute son énergie son initiative privée.

C'est l'initiative privée qui a abattu les forêts, bâti les villes, creusé des canaux, percé des isthmes, tracé des voies ferrées, inventé les instruments de labour, le métier à tisser, la machine à vapeur, qui a fondé les journaux, les banques, les compagnies d'assurance, une foule de sociétés de tout genre. Et que fait-on ?

On se défie de l'initiative privée et on se fie au

Gouvernement. Et les mêmes gens qui attendent tout de l'État sont ceux qui se plaignent le plus de sa mauvaise administration.

La tâche du Gouvernement n'est pas d'ailleurs nettement déterminée telle qu'elle ressort de la nature des fonctions qu'il doit exercer. Nous sommes tous capables de mener à bien la tâche qui correspond à nos aptitudes ; malheureusement nous nous efforçons presque toujours d'accomplir celle pour laquelle nous ne sommes pas faits. Cette vérité s'applique aux sociétés comme aux individus.

Quelle est donc la fonction du Gouvernement ? Le gouvernement doit protéger les citoyens à l'extérieur. Dans ce but il lève des armées et les organise. A l'intérieur il doit les protéger les uns contre les autres dans leurs rapports sociaux. Dans ce but il crée et organise une magistrature et une police.

Voilà la fonction pour laquelle il est fait ; il est inutile de démontrer qu'il s'en acquitte assez mal,

S'il ne s'acquitte qu'avec peine et très imparfaitement des fonctions qui lui incombent directement, que sera-ce donc s'il doit être employé à un grand nombre d'autres fonctions pour lesquelles il est absolument impropre ?

Pour appliquer les lois qui règlent la société, il faut connaître les lois qui règlent le développement vital, avec cette différence essentielle que les premières sont d'une extrême complication. La connaissance de ces lois compliquées suppose nécessairement la connaissance des lois plus simples.

Nous ne voyons pas que l'éducation de nos législateurs leur ait donné la connaissance de ces lois. Les collèges et les universités n'ont certes rien fait pour cela.

Les assemblées politiques sont formées en grande majorité d'avocats, de journalistes, de grands industriels et de grands commerçants. Les plus remarquables d'entre eux arrivent à une sorte de connaissance intuitive des phénomènes sociaux qui n'est qu'une ombre de science, ne leur permettant

que de procéder par tâtonnements. Si la fonction de l'État était véritablement de gouverner, c'est-à-dire de réglementer tous les actes de la vie des citoyens, l'homme de génie seul en serait capable ; et le plus parfait des Gouvernements serait le despotisme d'un grand homme.

Mais le despotisme est toujours personnel. Je veux dire que le despote, quelque élevé que soit son caractère, ne peut s'empêcher de gouverner dans son propre intérêt et d'opposer cet intérêt à celui de ses sujets.

D'ailleurs, notre instinctive répulsion contre toute espèce de despotisme est telle que le rêve de M. Renan, « le pouvoir absolu entre les mains d'un despote vertueux, » nous semblerait la caractéristique d'un déplorable état social.

Les hommes de génie sont rares, et quand ils gouvernent, le mal qu'ils accomplissent est souvent aussi grand que le bien ; les hommes supérieurs qui ont de temps à autre la charge des affaires n'ont jamais été préparés à la conduite

scientifique des événements politiques ; les hommes ordinaires qui sont au pouvoir, bien loin de diriger les événements, se laissent emporter par eux et nous ne voyons ainsi, où que ce soit, aucun des éléments qui peuvent nous faire espérer une bonne réglementation dans les rapports politiques et sociaux.

Mettons les choses au mieux. Supposons que le Gouvernement soit composé d'hommes très supérieurs, longtemps entraînés par une vaste et solide éducation et par conséquent capables de diriger efficacement la société. Supposons que l'État puisse gouverner.

Toutes nos actions proviennent de nos désirs. L'objet extérieur ou la représentation de l'objet extérieur produit en moi une sensation ou pénible ou agréable ; si elle est pénible elle fait naître le désir de m'en délivrer, si elle est agréable elle fait naître le désir de la conserver. Donc, tous nos désirs, provenant soit de sensations pénibles, soit de sensations agréables, nous poussent à l'action. Ce

grand mécanisme social, fort compliqué, qui embrasse tous les actes multiples de notre vie, est mis en jeu par les désirs accumulés des individus, et c'est l'État qui en a la direction.

Le mécanisme le meilleur est celui qui contient le moins d'éléments. Le mécanisme créé par l'individu est de cette sorte. Il est le plus économique, le mieux fait pour atteindre le but qu'on se propose. Le mécanisme administratif est tout autre.

Il y a un vieux proverbe qui dit : « Si tu veux de l'ouvrage bien fait, fais ton ouvrage toi-même. » Ce proverbe peut s'appliquer à la politique.

Si un propriétaire cultive lui même ses terres, il en tirera de raisonnables profits ; comparez ces profits avec ceux qu'il tirera de l'administration d'un gérant.

Et pour les administrés, les conditions sont différentes, suivant qu'ils ont affaire à l'un ou l'autre de ces mécanismes. Si vous êtes mécontent des services d'un établissement particulier, il y en a un autre à côté, où vous pouvez vous adresser.

Mais si vous êtes mécontent de l'administration de l'État, vous n'avez rien à faire, si ce n'est prendre patience. Nous connaissons tous, par une expérience plus ou moins répétée, la lenteur de la machine officielle ; combien les choses les plus simples exigent de formalités, de pertes de temps ; à quelle indifférence on se brise ; que d'efforts pour atteindre un mince résultat !

Si vous laissez l'individu libre, il cherchera d'instinct le travail auquel il est propre. Qui pourrait soutenir que dans les administrations de l'État les places soient données par rapport aux aptitudes ? « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. » Le mot de Beaumarchais est toujours vrai pour les choix officiels. Ce qui mène aux fonctions, c'est d'abord l'intrigue, la faveur et la méthode plus régulière de l'ancienneté. L'homme de valeur s'aperçoit bientôt que sa supériorité est un bagage embarrassant qui l'empêchera d'avancer.

Ce n'est rien encore, l'administration officielle a bien d'autres défauts : elle est prodigue. Elle em-

ploie pour sa besogne un beaucoup plus grand nombre de fonctionnaires qu'il n'est nécessaire. Elle manque de souplesse. Faite pour un certain état de choses, elle ne se modifie pas à mesure que cet état de choses se modifie ; son adaptation à son objet est toujours imparfaite. Elle se corrompt. Elle n'a pas autour d'elle la concurrence qui l'oblige à se maintenir dans le droit chemin. Qu'elle agisse bien ou qu'elle agisse mal, au fond, peu lui importe : son existence est assurée. Les salaires n'y sont pas distribués en proportion de la somme de travail fournie ; les sinécures y sont fort nombreuses et l'on y ferme les yeux sur les abus.

Les particuliers sont plus facilement entreprenants ; les sociétés qu'ils forment acceptent les inventions nouvelles, sont accessibles aux réformes, ont une tendance à progresser. Les corps publics sont, au contraire, immuables. Une réforme ne peut être amenée que par une révolution, et encore avons-nous vu la bureaucratie résister aux révolutions, maintenir malgré tout sa triomphante routine.

Toute entreprise particulière existe parce qu'elle correspond à un besoin réel, sinon elle disparaît.

Nous avons la déplorable manie d'imposer aux choses une direction systématique qui correspond à une idée préconçue, mais nullement à la réalité. Nous croyons encore à l'efficacité d'une Constitution créée d'un coup par les législateurs. Il semble que nous n'ayons qu'à commander à la nature pour qu'elle nous obéisse ; tandis qu'au contraire notre vraie supériorité est de lui obéir. Pour qu'un appareil puisse convenablement fonctionner, il faut qu'il soit sorti peu à peu d'un germe, qu'il se soit lentement développé sous l'influence des conditions ambiantes, qu'on n'y ait jamais rien ajouté sans une absolue nécessité et sans une sérieuse épreuve de l'expérience.

Le mécanisme administratif est sans contredit imposant ; mais jamais la machine officielle ne répond à ce qu'on attend d'elle. Toute cette puissance n'aboutit qu'à de petits résultats. Au début, les forces des entreprises particulières paraissent

infimes, mais on ne tarde pas à s'étonner devant les immenses résultats qu'elles produisent.

Tels sont les maux positifs qui sont causés par la législation, mais nous n'avons pas parlé des maux négatifs qu'elle cause.

Nous avons dit qu'à l'intérieur, la tâche qui s'imposait au Gouvernement était l'administration de la justice. Mais il a bien autre chose à faire. Il est occupé à fixer le prix des aliments, à réglementer les chemins de fer, à protéger la religion, à distribuer les aumônes, à apprendre aux enfants leurs leçons, à tarifer les courses de fiacre, à vacciner les nouveau-nés, à inspecter les hôtels garnis, à réglementer un nombre infini de choses, et le temps qui lui reste est consacré à l'administration de la justice. Aussi nous ne devons pas nous étonner de la corruption qui y règne et si nous sommes si souvent opprimés et volés.

Lorsque notre droit est violé et que nous sommes victimes de la mauvaise foi d'autrui, si nous avons quelque expérience des affaires judiciaires, nous

hésitons à faire appel à la justice et nous préférons subir un réel dommage plutôt que de devenir la proie d'une légion d'hommes de loi. Un homme d'État anglais a appelé la justice un appareil savant pour faire des frais.

L'attention de l'opinion publique ne s'est jamais tournée vers cette question. Depuis cinquante ans, comme don Quichotte elle s'épuise en combats acharnés contre d'illusoires moulins à vent. Elle a introduit le romantisme dans la politique et a cru qu'il suffisait d'avoir des aspirations élevées et de rédiger des manifestes électoraux pour améliorer l'état social. Si, au lieu de s'attacher à des problèmes dont l'avenir seul peut amener la solution, elle s'était intéressée à la situation judiciaire, elle eût facilement détruit une foule d'abus et peut-être même ceux contre lesquels elle lutte inutilement.

L'intérêt n'est qu'une des formes du droit. Tant que la justice est inviolée en nous et que nous ne la violons pas dans les autres, tout est bien.

Vous avez logé le droit dans une sorte de sphère

supérieure inaccessible aux simples mortels, où vous l'avez caché sous un verbiage spécial qui le rend incompréhensible pour le public. Dans un siècle où chacun aime à voir clair, où la métaphysique, déchue, ne rencontre plus d'adhérents, vous en êtes encore à la scholastique du droit, en plein moyen âge. Non seulement le public ne comprend pas la loi, mais les avocats vous avoueront que la raison en est fort simple, c'est qu'elle est incompréhensible. Et nous vivons au milieu de sottises, d'abominations de tous genres, sans même chercher à découvrir la cause qui les produit. Il y a sur nos yeux une sorte de bandeau, et pourtant l'expérience ne cesse de nous avertir. Qui ne compte parmi ses amis un malheureux ruiné par un procès ou quelqu'un qui, pour soutenir son droit devant la loi, a dépensé autant et plus que ce droit ne lui rapportait, ou encore un autre qui a préféré tout perdre plutôt que d'aller en justice ?

Il y a dans l'opinion publique une telle incurie, une telle nonchalance à l'égard de la justice,

qu'il n'est pas étonnant que la moitié des hommes passent leur temps à se duper les uns les autres. Les maîtres de maisons donnent à des domestiques qui les volent un bon certificat pour se débarrasser d'eux et les renvoient en leur disant d'alle se faire pendre ailleurs. Le coquin arrêté dans la rue trouve les passants tout disposés à prendre sa défense contre la police. Violer la loi n'est guère considéré comme un mal; le mal, c'est d'être pris. Presque tous les motifs qu'engendre l'état social nous poussent à l'habileté, non à l'honnêteté, et Proud'hon avait raison de dire que le sentiment de la justice est mort dans la conscience publique.

La mauvaise administration de la justice contribue encore à ce triste état. La police est si mal organisée, que dévoiler cette insuffisante organisation serait un danger public.

Les accidents de chemin de fer sont causés en grande partie par la négligence de la justice. Si les voyageurs avaient un moyen commode d'obtenir

réparation, nous ne verrions pas se produire un grand nombre d'accidents qui ont, la plupart du temps, pour cause une impardonnable imprévoyance. Si, lorsqu'un entrepreneur bâtit une maison avec de mauvais matériaux, il était considéré comme coupable de fraude, ce genre de vol deviendrait moins fréquent. On ne viole la loi que parce que cela est facile et qu'on a quelque chance d'impunité.

Ainsi, non seulement l'administration de la justice n'atteint pas son but, c'est-à-dire qu'elle ne protège pas efficacement les citoyens les uns contre les autres, mais elle fait naître, par les défauts de son organisation, d'autres maux qui viennent s'ajouter à ceux qu'elle devrait détruire, et ces maux divers, agissant et réagissant dans le milieu social, ont formé autour de nous un réseau d'iniquités dont les mailles nous enserrent.

Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, la mauvaise organisation de la justice provient de l'État, qui dépense, dans l'accomplisse-

ments de fonctions pour lesquelles il n'est point fait, les forces nécessaires à sa tâche naturelle. Et nous revenons encore une fois contre cette grossière et déplorable illusion de la toute-puissance de la machine officielle, car c'est cette illusion qui est le véritable et le plus grand mal. C'est elle qui a produit des agitations stériles, des révolutions qui ont beaucoup bouleversé sans changer beaucoup, affaissé les caractères et plongé les esprits dans une sorte de léthargie.

Le caractère national se forme, comme le caractère de l'individu, par des influences infimes constamment répétées.

Il n'y a pas de force méprisable dans la nature; la plus petite, si elle agit constamment, fait contracter une indestructible habitude, et nos dispositions, notre humeur, notre caractère proviennent de ces mille petites influences qui n'attirent pas même l'attention, et qui, décuplées et centuplées, engendrent la série multiple de nos actes et forment notre destinée.

Il faut laisser faire aux gens ce qu'ils peuvent faire. Si le Gouvernement se charge de la besogne des individus, que feront ceux-ci ? Ils perdront confiance en eux-mêmes et porteront cette confiance au gouvernement, c'est-à-dire à des hommes bien moins qualifiés qu'eux pour connaître leurs besoins. Et peu à peu ils arriveront à ne plus connaître, en effet, leurs véritables besoins, à se sentir incapables de toute initiative, à ne plus penser pour eux-mêmes et par eux-mêmes, à accepter comme article de foi toute opinion formulée, pourvu qu'elle vienne de haut, et enfin nous aurons sous les yeux l'affligeant spectacle que nous offre l'état actuel de la société.

L'intervention de l'État dans des actes qui devraient être entièrement abandonnés aux particuliers, est le grand débilitant national. Nous nous étonnons de l'affaissement des caractères, et l'éducation que reçoivent les individus n'est point faite pour former des caractères. Et la prospérité d'une nation dépend de l'éducation des citoyens. Les an-

ciens comprenaient cela beaucoup mieux que nous.

Les professeurs s'appliquent à éviter les difficultés à leurs élèves, à arracher toutes les épines, à leur frayer une voie large et facile ; comme si la vie dans laquelle ils doivent entrer n'était pas encombrée d'obstacles de toutes sortes, comme si leurs succès dans ce monde ne dépendaient pas de la somme d'énergie qu'ils apporteront dans la conduite de leurs sentiments et de leurs actions. La vie, par rapport au milieu social, est l'adaptation de soi aux conditions ambiantes. Cette adaptation, l'éducation doit la préparer, mais la plupart du temps le jeune homme sort des écoles très incomplètement armé pour la lutte qu'il doit soutenir ; et pris dans le complexe engrenage du mécanisme social, il est ou broyé dans le fatal fonctionnement de la gigantesque machine, ou devient une masse inerte obéissant aux fluctuations des événements et aux caprices des circonstances.

Les mêmes lois qui président au développement

de l'enfance président au développement de l'adulte.

L'enfant qui, pour les plus petits actes, a constamment recours à sa mère, devient un jeune homme timide, dérouté, incapable d'effort; le jeune homme qu'on a trop protégé contre l'implacable réalité des choses devient un citoyen incapable de pourvoir honorablement aux besoins de son existence, s'il est pauvre; et, s'il est riche, incapable de rendre à la société les services qui sont les devoirs de sa position.

Dans les espaces, les mondes s'adaptent d'eux-mêmes aux lois éternelles qui régissent leur développement et leur cours. De là, l'ordre merveilleux de l'univers. On dirait que le faible éclair de raison qui luit dans l'homme le conduit à la désobéissance et à la révolte contre les écrasants pouvoirs de la nature. De là le désordre, c'est-à-dire la souffrance.

Nous parlons d'or et nous avons d'excellents principes; mais nous nous occupons peu de faire concorder nos actes et nos paroles.

Les discours officiels, les sermons, les remontrances publiques, les préceptes de morale, les avertissements ne peuvent avoir d'efficacité que si l'on aperçoit chez ceux qui les prononcent une intime corrélation entre leurs paroles et leurs actes; autrement, ce n'est qu'un vain bruit qui agace les oreilles et irrite l'esprit. Ce n'est point cela qui nous fait agir. Nos habitudes nous poussent et nous gouvernent et nos habitudes sont formées par l'action et la réaction constante et réciproque du milieu sur nous et de nous sur le milieu. L'éducation doit donc tendre à former de bonnes habitudes, et pour cela, le seul moyen est de placer l'individu dans un milieu instructif. Il doit être dirigé et soutenu dans l'enfance, mais il ne faut jamais qu'il échappe à l'inévitable conséquence de ses actes. Toute action mauvaise a fatalement une mauvaise conséquence ; si le coupable parvient à se soustraire à ce funeste résultat, le mal retombe sur un innocent. Les gens charitables qui détournent de la tête d'un coquin les maux qu'il s'est attirés

par la méchanceté de sa conduite, ne le font qu'au préjudice des gens honnêtes. La bonté ignorante fait plus de mal que la méchanceté.

Chaque action répétée est un pas vers l'habitude. A chaque nouvelle ivresse, l'ivrogne tombe de plus en plus sous l'empire de l'ivrognerie. A mesure que vous acquérez, s'accroît en vous le désir d'acquérir. Plus vous aidez directement le pauvre, plus il réclame d'aide. Plus vous travaillez, plus vous devenez capable de travailler.

Et, de même, plus l'État aide les individus, moins ceux-ci sont capables de s'aider eux-mêmes. Tous ces effets indirects de la surveillance incessante de l'État ne nous frappent pas parce que notre attention n'est attirée que par les effets subits et violents, mais ils n'existent pas moins, et c'est à eux qu'il faut attribuer la lenteur du progrès social. Les individus habitués à penser et à agir sous l'égide du Gouvernement, dépourvus de toute initiative personnelle, perdent toute confiance en eux-mêmes, ont une crainte excessive de tout ce qui est nou-

veau, et sont toujours disposés à se contenter de ce qui existe. Comme ils ont chargé le Gouvernement de pourvoir à tout, ils font retomber sur lui tous les maux qui les affligent, s'en prennent à lui en toute occasion, et lorsque les abus deviennent nombreux et trop pressants, ne voient de remède que dans le changement de Gouvernement. Le Gouvernement change, les mêmes abus se représentent, et gouvernants et gouvernés recommencent à tourner dans le même cercle vicieux.

Mais comment convaincre une opinion formée de gens dont la plus grande partie ne se fient pas à leur propre jugement et ne peuvent tirer d'aucun fait une appréciation personnelle ? La raison ne peut avoir de puissance que sur la pensée, et trop souvent la pensée est absente : non seulement la raison est impuissante, mais l'expérience aussi. Pour que nous puissions profiter de l'expérience, il faut que nous la comprenions ; et lorsqu'elle atteint un certain degré de complexité, la leçon qu'elle renferme nous échappe. Il y a des milliers d'années que

l'humanité recommence les mêmes expériences. Le culte pour l'État et la croyance en son omnipotence sont un reste de fétichisme. Il y a encore chez les hommes d'à présent un sentiment à peu près analogue à celui du sauvage qui se prosterne devant tout ce qui lui paraît redoutable et adore tout ce qui peut l'accabler ou le dévorer. Notre fétichisme pour l'État provient de la plus petite des passions humaines : la crainte. C'est la crainte des difficultés de la vie qui nous pousse à remettre la direction de notre vie entre les mains de l'État, et c'est la crainte de l'État qui nous pousse à croire à son infaillibilité.

De ce que nous avons montré que l'État, occupé d'autres fins que celles pour lesquelles il avait été créé, accomplissait mal ses fonctions naturelles, s'ensuit-il qu'il faille renoncer à toute espèce de Gouvernement ? Loin de là. Le Gouvernement acquerra une plus grande force et une plus grande autorité. Il a partout le droit de contrôle et partout il doit l'exercer. L'individu est libre d'agir, mais il

n'est ni libre de voler, de tromper, ni même de mentir publiquement.

Organiser une solide armée qui protège la nation contre toute tentative extérieure et créer une justice à bon marché, qui permette à tout citoyen de réagir contre la violation de son droit, telles sont encore les fonctions qu'il doit exercer.

S'ensuivrait-il aussi que l'État dût subitement retirer son appui aux entreprises et aux institutions qu'il protège au moment présent? Les principes généraux d'une théorie sont soumis à des accommodements dans la pratique. Si la logique est nécessaire pour la combinaison des idées, le tact ne l'est pas moins pour l'agencement des faits. Il faut d'abord que les hommes de Gouvernement, pénétrés de cette idée que l'intervention de l'État est un mal, diminuent ce mal dans la mesure imposée par les circonstances. L'État doit agir là où l'initiative individuelle fait défaut, et se retirer aussitôt que celle-ci se manifeste. Il y a déjà bon nombre d'institutions qui n'ont plus besoin du

secours de l'État. Nous pourrions citer l'administration des Beaux-Arts et montrer le résultat produit par l'ingérence du Gouvernement. Un homme d'esprit réclamait en France « un ministère pour le découragement des arts », comme le plus sûr moyen de relever l'art.

Mais si l'intervention directe de l'État doit diminuer, son contrôle doit devenir plus sévère. Il faut qu'il rassemble entre ses mains les plus énergiques moyens de punir la fraude qui se glisse dans tous les rapports sociaux, depuis la vente des denrées jusqu'aux mensonges des réclames publiques. Il faut qu'il crée un milieu où le vol soit impossible, où disparaissent les tentations de duper autrui.

Exerçant ces attributions dans un domaine qui lui est propre, l'État acquerra aux yeux des individus une indiscutable autorité. On ne croira plus qu'il peut tout faire, on ne s'en prendra plus à lui du mal qui peut survenir (à l'imitation des sauvages qui implorent leurs fétiches en leur

demandant une grâce, et les frappent s'ils n'ont pas reçu ce qu'ils ont demandé), et si on perd la conviction que de lui dépend le bonheur ou le malheur des citoyens, on gagnera celle plus juste que de lui dépend la sûreté des citoyens, et que son véritable rôle n'est pas de gouverner, mais de protéger.

Décembre 1885.

DE L'ESPRIT FRANÇAIS

ET

DE L'ESPRIT ANGLAIS

DE L'ESPRIT FRANÇAIS & DE L'ESPRIT ANGLAIS

Le mot esprit a ordinairement plusieurs acceptions. Il importe donc d'en déterminer le sens. Par esprit je n'entends pas seulement cette sorte de virtuosité de parole, de brillant, cette vivacité, cette tournure un peu sceptique imprimée au jugement, cette subite aperception de rapports éloignés qu'on nomme généralement esprit. J'entends esprit dans son sens le plus large, c'est-à-dire la synthèse des facultés qui composent l'intelligence.

Nous allons soumettre cette sorte d'esprit à l'analyse et rechercher la qualité foncière qui, chez le Français et l'Anglais le constitue. Nous commencerons par l'Esprit français ; nous nous efforcerons d'oublier que nous sommes nous-même Français et de réaliser cette impartialité absolue déterminée,

il y a longtemps, par Bacon et qui fait la seule valeur de nos jugements.

En tout objet il y a une qualité principale qui en soutient la structure. Cette qualité résiste à tout et n'est détruite que par la destruction de l'objet même, et avant de l'avoir trouvée on n'a qu'une connaissance imparfaite.

Dans quelque position qu'un Français soit, en particulier ou en public, chez lui ou à l'étranger, bien portant, malade, triste ou gai, riche ou pauvre, vous trouverez toujours en lui un fond d'ironie. Ce fond d'ironie quand il s'exagère, devient la blague, chose essentiellement française et surtout parisienne.

A la portée du boulet qui va le couper en deux, le soldat français a le mot pour rire.

Que le Français rie, pleure ou maudisse, son rire, sa douleur, ses imprécations sont teintées d'ironie.

Toute notre histoire littéraire le prouve. Les plus Français de nos écrivains ont le plus d'ironie, Montaigne, Rabelais, La Fontaine, Molière, Voltaire, Beaumarchais, P.-L. Courier, Béranger, Musset..., etc.

Un Français se représente difficilement que la vie est une chose sérieuse; c'est Voltaire qui a dit :

Je ne sais pas ce que c'est que la vie éternelle, mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie.

Quelques-uns de nos écrivains possèdent ce caractère à un tel degré que leurs autres facultés en sont amoindries, tel Lesage et Beaumarchais, qui sont tout ironie.

Définissons l'ironie.

L'ironie est une vue des choses trop légère pour faire naître l'indignation et en même temps trop vraie pour laisser indifférent. Elle pique et ne mord pas. Elle est fort loin de la satire et quand elle est gaie elle devient la plaisanterie.

Y a-t-il quelque chose de plus délicieusement et de plus finement ironique que la répartie de Célimène à la prude Arsinoë :

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre ;
Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche votre honneur;

Et comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre à mon tour un exemple si doux
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.

En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite
Qui parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie, et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort beau modèle:
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mimes et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures,
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.

L'ironie perce ici sous chaque mot.

L'ironie est si spécialement française qu'elle est assez mal comprise partout ailleurs. Combien de fois ne voit-on pas des étrangers prendre à la lettre des mots qui ont pour but de susciter les idées contraires. L'esprit allemand par exemple est presque insensible à l'ironie fine. Quelquefois même le malen-

tendu retombe sur le fin causeur qui aime autant à se moquer de lui-même que des autres et qui ordinairement commence par là. Aussi il faut se défier des compliments qu'il fait, car c'est l'arme à la pointe dorée qu'il manie le plus facilement. Il aimera à louer les gens des qualités qu'ils n'ont pas, (et tout le monde sait ce qui nous manque), et souvent s'attire ainsi les bonnes grâces des gens qu'il loue à contre-sens, et cela peut mener à des succès embarrassants.

La plus complète incarnation de l'esprit français ironique, finement moqueur, mélancolique avec grâce, noble sans hauteur, s'élevant d'un rapide et léger coup d'aile, descendant sans s'abaisser vers les plus humbles sujets, c'est le bon La Fontaine, l'Homère gaulois.

De toute chose, il extrait l'agréable. Il n'est rien, dit-il,

Qui ne me soit souverain bien
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.

Vivant dans le siècle classique, il est resté gaulois, et a fait son Iliade : un tableau complet de

la nature avec les bêtes, les hommes et les dieux. A le lire on pénètre le caractère intime de notre race, on goûte la saveur du langage frais et joli, on a l'impression délicate des sentiments fugitifs et l'on jouit de la noble simplicité des beaux vers. L'esprit se repose dans la contemplation de cette naïveté et de cette fraîcheur qui colore les récits de ce rêveur détaché de la vie qui n'eut que l'amour des bois, des jardins et de la belle nature.

Et nous prendrons, pour appuyer notre dire, une fable qui, dans sa douce et pourtant profonde ironie, contient une vive satire de l'humanité : *L'homme et la couleuvre.*

L'homme et la coulœuvre

Un homme vit une coulœuvre :
Ah! méchante! dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers!
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent se laissant attraper
Est pris, mis en un sac ; et ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison
        L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats, être bon aux méchants
C'est être sot ; meurs donc : la colère et les dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
        Tous les ingrats qui sont au monde
        A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : Je me fonde
Sur tes propres leçons ! Jette les yeux sur toi
Mes jours sont en tes mains, tranche-les, ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice.
        Selon ces lois, condamne-moi ;
        Mais trouve bon qu'avec franchise
        En mourant au moins je te dise
        Que le symbole des ingrats
        Ce n'est pas le serpent, c'est l'homme !

L'homme surpris de ce langage consent à un jugement.

Une vache était là, on l'appelle, elle vient.
Le cas est proposé : c'était chose facile.
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La coulœuvre a raison, pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années,
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
        Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Elle continue et l'homme est convaincu d'ingratitude. On appelle le bœuf. Et ici les vers s'allongent dans une sorte de sonorité lourde.

Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls, il portait les souins les plus pesants,
Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
Qui revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré.

L'homme fait taire le bœuf. Il le trouve ennuyeux et déclamateur.

L'arbre étant pris pour juge
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents,
Pour nous seuls, il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il pût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait; c'était là son loyer;
Quoique pendant tout l'an, libéral, il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou des fruits en automne :
L'ombre l'été, l'hiver, les plaisirs du foyer.

Ce délicieux langage ne fait qu'irriter davantage l'homme qui se donne gain de cause en tuant le serpent.

Et cette morale :

On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense, ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents
C'est un sot. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin ; ou bien se taire.

Pour retrouver cette grâce et ce naturel ou quelque chose d'approchant, il faut venir jusqu'à Musset.

Si cette ironie qui fait le fond de l'esprit français est sans contre-poids, si elle n'est pas relevée de bonté et d'intelligence, elle donne naissance à un jeu d'idées très creux et fatiguant; s'il arrive à un Français d'être sot, il ne cache pas sa sottise, mais, au contraire, l'étale au grand jour, en fait parade. Avec un Anglais qui est nul, on peut vivre longtemps sans s'apercevoir de sa nullité, il faut la deviner. Dans l'autre cas point n'est besoin de profonde intuition, immédiatement on voit à qui on a affaire.

« Chez un esprit étroit l'ironie produit encore une sorte de scepticisme vide, ne s'appuyant même

pas sur le doute, un scepticisme boulevardier qui raille tout sans chercher à rien comprendre. Et malheureusement cette sorte de gouaillerie est très à la mode, est forte en vue et fait tort au véritable esprit français qui est fait de mesure, de finesse et de clarté.

On pourrait aussi montrer de quel ressort est l'ironie dans le discours, depuis les discours en vers de nos grands tragiques, les imprécations de Corneille, les fureurs d'Oreste, jusqu'aux discours de la tribune.

L'esprit français s'il a moins d'énergie que l'esprit anglais a l'envergure plus large, facilement assimilateur, il ne prend que pour donner, s'il s'élève ce n'est pas jusqu'aux nuages et la terre reste toujours à sa portée. Devant les constructions de métaphysiques hasardeuses laborieusement bâties par le génie allemand il éprouve un respect mêlé d'ironie.

« Pendant trente ans, dit Taine, faisant allusion à l'influence des idées allemandes sur notre génération, tout jeune homme fut un Hamlet au petit

pied, six mois durant, parfois davantage, dégoûté de tout, ne sachant que désirer, croire ou faire, découragé, douteux, ayant besoin de bonheur, regardant au bout de ses bottes pour voir si, par hasard, il ne trouverait pas le système du monde, entrechoquant les mots : nature, Dieu, humanité, idéal, synthèse, et finissant par se laisser choir dans quelque métier machinal ».

A bien considérer l'esprit français sous toutes ses faces, même en le prenant dans le sens ordinaire qu'on lui donne, l'esprit qu'avait Piron, à la célèbre épitaphe, que possédait l'abbé Maury disant à ceux qui le voulaient mettre à la lanterne : « Mes amis, en verrez-vous plus clair, » nous y trouvons toujours l'ironie. Voltaire en est un parfait modèle et voici la définition qu'il donne de l'esprit :

« Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une illusion fine ; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre ; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées ou de diviser deux

choses qui paraissent se joindre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner ».

En effet le secret d'ennuyer est celui de tout dire, et en France nous supportons mal l'ennui et nous aimons à entrer dans une sorte de collaboration avec celui qui nous parle ou que nous lisons. L'amour du trait, encore une caractéristique de notre esprit, tient aussi à l'ironie. Cela peut mener parfois trop loin, à sacrifier justice, vraisemblance ou vérité à un trait bien lancé. Il est vrai que rarement le trait est méchant et qu'il ne vise qu'à amuser.

Nous aimons l'esprit, et cependant même parmi nous, il est dangereux d'en avoir beaucoup et à ne considérer que nos aises, l'opinion de l'Évangile est très véridique : Heureux les pauvres d'esprit.

Ne pas avoir trop d'esprit, partant trop d'ironie, est une bonne règle pratique. Edmond About, qu'on nommait le petit-fils de Voltaire, et qui avait de l'esprit presque autant que son grand-père, en a

souffert toute sa vie. On l'aimait beaucoup mais on le craignait encore plus avec de sourdes rancunes inavouées, et il est mort sans avoir rien été de ce qu'il a voulu être.

« On m'a tout offert, disait-il, j'ai tout accepté, et on ne m'a rien donné. »

*
* *

En voulant soumettre l'esprit anglais à la même analyse, nous rencontrons d'abord une difficulté très grande. Chez un Français on sépare facilement l'esprit du caractère. Il aime les idées pour elles-mêmes, et se plaît à les entrechoquer, vite entraîné vers la théorie et sans souci de la pratique.

Pour un Anglais, c'est le contraire. Il ne sépare guère l'idée de son application et la considère avant tout à cause de son utilité. Il ne se demande guère si une chose est bonne ou mauvaise en soi mais si elle convient, l'action l'attire plus que la

contemplation, et dans les choses de l'esprit il imprime fortement son caractère. La qualité foncière que nous rencontrons appartient donc à la fois au caractère et à l'esprit. Cette qualité c'est l'humour.

L'humour, mot anglais intraduisible, car en français ni le mot ni la chose n'existent, consiste à dire gravement des choses drôles, ou bizarres ; quelque étranges et même comiques que soient les paroles, elles s'appuyent toujours sur un fond de gravité.

En toutes circonstance l'Anglais est grave. Pour lui la vie est chose sérieuse, j'allais dire triste. L'ironie du Français en s'exagérant devient plaisante et gaie ; la gravité de l'Anglais dégénère facilement en tristesse, en s'exaltant elle aboutit au spleen, produit essentiellement britannique.

Il y a longtemps, Montaigne disait :

« L'Anglais s'amuse moult tristement. »

Attiré d'instinct par le côté moral des choses, son regard est intérieur, et partout et en tout il

cherche des moyens de diriger sa conduite. La forme plastique le touche peu, tous les plaisirs qui sont une exclusive excitation de l'esprit ne l'intéressent guère, il est peu sensible à la beauté. Il a sa conscience qui le tourmente et l'idée du devoir et cela lui suffit. C'est là le grand mobile national, le devoir. Dans le devoir l'Anglais a placé son idéal.

Nelson ne trouvait pas à l'heure du combat pour ses marins de plus puissantes exhortations que ces simples et héroïques paroles :

« L'Angleterre attend de chaque homme qu'il fasse son devoir. »

Devant cette grande conception du devoir, toute préoccupation de gloire semble en vérité mesquine.

Qu'un Français parle ou écrive, il le fait plus souvent en vue d'autrui, et pour cela sa langue est claire, logique, élégante, pour cela il est poli et gai. L'opinion d'autrui est, pour lui, chose capitale, le bien le plus précieux, l'honneur.

Mirabeau finit le plus véhément de ses discours par cette phrase :

« Elle menace (la banqueroute) de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez ! »

Lord Chatham, le père de William Pitt, terminait son plus beau et son dernier discours par ces simples paroles dites à propos du projet du Gouvernement à l'égard de l'Amérique :

Je crois, Mylords, que cela est contraire à la loi.

Cette constatation suffit ; violer la loi lui semble impossible.

Cette interrogation constante de la conscience, replie l'Anglais sur lui-même et en même temps qu'elle suscite l'idée du devoir elle éveille par contre-coup l'idée du droit pour le moins aussi développée et sur laquelle repose la fermeté grave de son caractère.

Cette gravité, tout autour de lui contribue à la lui imposer. D'abord le climat humide et sombre.

Ce n'est certes pas ce ciel gris, qu'on peut arriver à contempler, et le monde physique lui étant hostile, il se réfugiera dans le monde moral.

*
* *

En ce moment, nous nous rappellons nos longues promenades à Londres, et l'énorme ville se dresse dans notre imagination.

Une immense agglomération de maisons, s'étendant sous un ciel brumeux aussi loin et plus loin que le regard ne peut porter; un innombrable réseau de voies, de rues longues, petites, larges, resserrées, tortueuses, alignées, se succédant, se croisant, se mêlant, irrégulières et débordantes de vie au centre, régulières et monotones aux extrémités; une circulation qui étourdit, chaque semaine interrompue par un plat silence de nécropole; de vastes monuments gothiques

romains, de tous les styles, noircis par la fumée et perçant l'éternel brouillard de leur imposante masse sombre ; un large fleuve aux eaux plombées, aux vagues lourdes, portant sur son dos, aux reflets gris, une forêt de mâts noirs ; et, couvrant ces maisons, ces rues, ces monuments, ce fleuve, un voile humide, moite, couleur de fusain, distillant le brouillard ou la pluie, laissant passer, en été, pendant quelques semaines, des rayons caniculaires, en toute autre saison, immobile, invariable, noyant le disque du soleil, qui apparaît honteusement derrière son épais tissu, sous la forme d'une vague tache rousse, voile impénétrable qui est le ciel ou qui en tient lieu.

Sous ce ciel rien ne porte au rêve, et l'être humain pour se soutenir a besoin d'action ; si l'action cesse un instant, la tristesse arrive et l'action exige l'attention, c'est-à-dire la concentration de nos facultés vers un seul but. Et l'attention appelle la gravité.

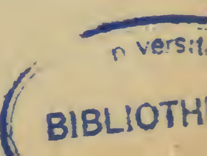
Tous les écrivains anglais la possèdent cette gra-

vité : Shakespeare, le plus universel, le plus ailé des poètes aussi, seulement dans l'immense variété de son œuvre, elle paraît moins. Cependant l'humour y déborde. Pensez à Hamlet au cimetière d'Elseneur.

Mais, pour trouver le plus haut degré de l'humour, il faut lire Swift. Une triste vie que la sienne, semblable d'ailleurs à celle de tous les hommes supérieurs longtemps méconnus. Un immense orgueil, à la longue triomphant de tout, immolant tout, de douces victimes d'amour, âpre et satirique jusqu'à la fureur, suscitant à la fois l'admiration et la pitié.

Quel contraste n'offre-t-il pas avec notre La Fontaine, si insouciant, si détaché des grandeurs sociales, si complètement préoccupé de grâce et de beauté.

Comme toute passion, la tristesse se nourrit elle-même, et triste l'on voit des choses l'aspect triste. Cette disposition d'esprit produit la satire tout autre que l'ironie. En effet, elle ne pique pas, elle mord, elle ne fait pas sourire mais rire et amèrement,



un rire auprès duquel les larmes sont douces. Les bassesses de notre espèce, elle nous les dévoile et si bas nous ravale qu'elle inspire la honte. Sans ménagements elle choisit les contrastes les plus forts et court au répugnant.

Est-il possible d'aller plus loin que Swift dans les passages suivants écrits pour peindre l'effroyable misère du peuple irlandais.

« C'est un triste spectacle pour ceux qui se promènent dans cette grande ville, ou voyagent dans la campagne, que de voir les rues, les routes, les portes des cabanes couvertes de mendiants, suivis de trois, quatre ou six enfants, tous en guenilles et importunant chaque voyageur pour avoir l'aumône. Tous les partis conviendront, je pense, que ce nombre est aujourd'hui dans le plus déplorable état de ce royaume un très grand fardeau de plus ; c'est pourquoi celui qui pourrait découvrir un beau et bon moyen aisé, peu couteux, de transformer ces enfants en membres utiles de la communauté, rendrait un si grand service au public qu'il mériterait une statue,

comme sauveur de la nation. Je veux donc humblement proposer mon idée, qui, je l'espère, ne saurait rencontrer la moindre objection. »

Ne se laisserait-on pas prendre à ce ton de naturelle pitié et de bienveillante compassion.

Mais continuons :

« Il m'a été assuré par un Américain de ma connaissance à Londres, homme très capable, qu'un jeune enfant bien portant, bien nourri, est à l'âge d'un an une nourriture tout à fait délicieuse, substantielle et saine, rôti ou bouilli, à l'étuvée ou au four, et je ne doute pas qu'il ne puisse également servir en fricassée ou en ragoût. »

Est-ce que cette froideur satirique ne fait pas naître un frisson? et Swift continue, flegmatiquement. Il se livre à des calculs exacts.

« J'ai compté qu'en moyenne un enfant pesant 12 livres à sa naissance, peut, en un an, s'il est passablement nourri, atteindre 28 livres.

— J'ai calculé que les frais de nourriture pour un enfant de mendiant sont d'environ 2 shillings par

an, guenilles comprises, et je crois que nul gentleman ne se plaindra de donner 10 shillings pour le corps d'un bon enfant gras, qui lui fournira au moins quatre plats d'excellente viande nutritive. »

Il divise les avantages de son projet en trois parties et il les expose méthodiquement :

« Cela diminuera le nombre des papistes, cela sera un grand encouragement pour le mariage. »

Ce dernier trait est le comble de la satire, on touche là à l'hallucination, à la folie, dans laquelle devait tomber à la fin de sa vie ce malheureux génie.

Et cette fin qui est de la plus inimaginable férocité :

« Je déclare dans la sincérité de mon cœur, que je n'ai pas le moindre intérêt personnel dans l'accomplissement de cette œuvre salutaire, n'ayant d'autre motif que le bien public de mon pays. Je n'ai pas d'enfants dont par cet expédient je puisse espérer tirer un sou, mon plus jeune

ayant neuf ans et ma femme ayant passé l'âge de devenir grosse. »

Voici de l'humour et du plus fort. Il n'y a certes là aucune préoccupation de plaire et comme pour l'ironie il faut entendre souvent le contraire de ce qui est dit, mais dans les procédés la différence est cependant extrême.

L'humour n'a pas toujours cette férocité. Chez beaucoup d'écrivains il s'humanise, se fait railleur, prêche et moralise, mais conserve toujours son amère saveur. Telle cette page de Thakeray :

« Si l'on pouvait ce soir même faire une liste des gémissements, des pensées, des imprécations de tous les amoureux trompés qui se trouvent à Londres, quel catalogue nous aurions !

Je voudrais savoir combien d'hommes sur cent, parmi la population mâle de la métropole, se sont couchés tout éveillés à deux ou trois heures du matin, comptant les heures qui sonnent tristement, se tournant de gauche à droite, inquiets et malades d'amour? Voilà un tourment ! Certes, je n'ai ja-

mais connu d'homme qui soit mort d'amour, mais j'en ai connu un du poids de douze stones (le stone vaut 6349 grammes) qui s'est réduit à neuf stones et cinq livres sous l'influence d'un amour désappointé ; et dont on peut dire que près d'un quart de sa substance avait péri ; et ce n'était pas peu de chose que ce quart-là. Il est revenu plus tard à son embonpoint primitif ; peut-être même est-il plus gros que jamais. Quelque nouvelle affection s'est probablement développée autour de son cœur et de ses reins et leur a donné le confortable nécessaire. Et le jeune Pen est homme à se consoler, tout comme nous autres. Nous disons cela, de peur que les dames ne soient disposées à le plaindre prématurément, où à s'inquiéter sérieusement de son mal. »

Quelqu'un a dit : chaque Anglais est une île. L'esprit anglais aussi est une île, et ses frontières sont l'Océan qui baigne et ceint la terre bretonne. Il est surtout national et en ce monde assez vaste il y a lui et le globe.

L'esprit français généralisateur à l'excès manque parfois d'exactitude. L'esprit anglais laborieusement accumule des faits et imparfaitement généralise. Journaux et livres anglais sont surchargés de détails. Le lecteur les supporte, il a la faculté de s'ennuyer, il n'est jamais assez renseigné. Où un argument suffit, leurs orateurs en mettent dix.

Sous cette gravité qui produit l'humour, cachant une âpre énergie, d'expression froide, l'esprit anglais a sa faculté esthétique, amoindrie par la constante préoccupation de la morale. Il s'élève rarement à l'impartialité absolue où l'œuvre d'art reflète la vie dans sa vérité.

Quant à cette sorte d'esprit dont Voltaire nous a donné la définition on le chercherait en vain à moins qu'on ne trouve des traits d'esprit semblables à celui que risque un auteur anglais à propos d'une puce qui a mordu sa femme et lui et que pour cela il appelle « Un temple de mariage », ajoutant : « A présent nous sommes tous les deux unis dans ces murs vivants de jais. L'habitude vous

engage à me tuer, mais n'ajoutez pas à ce meurtre un suicide et un sacrilège. »

De nos jours une fusion de mœurs, de langue et d'idées s'opère et ces traits distinctifs des nations s'affaiblissent. Cependant la transformation est lente, elle ne fait que commencer et les différences sont encore frappantes.

L'on pourrait trouver dans quelques écrivains contemporains français de l'humour, et de la fine ironie chez des contemporains anglais, les nouvelles coutumes cosmopolites l'expliqueraient. Nous croyons cependant que dans la généralité des cas le contraste est tel que nous l'avons tracé et si d'un côté nous avons choisi La Fontaine, et de l'autre Swift, c'est que les deux écrivains, par l'opposition si complète de leurs caractères, faisaient ressortir d'une façon encore plus réelle la différence foncière des deux esprits. Nous croyons aussi l'avoir fait en toute impartialité. Si l'on nous demandait lequel des deux nous préférons, ingénument et d'instinct nous répondrions sans doute

l'esprit français, mais nous ajouterions aussitôt : nous les aimons tous les deux. Ils sont différents mais ils se complètent, l'un plus beau, l'autre plus fort. Nous les aimons tous les deux car pour celui qui voit les choses de haut, les oppositions apparentes se fondent en une harmonie.

Février 1890.

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA MODE

DE LA PHILOSOPHIE DE LA MODE

Un moraliste fort austère qui n'est pas M. de Tocqueville, Malebranche, a dit : « C'est aux femmes à décider des modes, à discerner le bon air et les belles manières, tout ce qui dépend du goût est de leur ressort. » Il faut donc, étant homme, aborder ce sujet en toute humilité et demander la liberté grande d'offrir quelques observations critiques sur la mode et quelques recherches sur son origine. Elle étend de fait son influence sur tout, arts, monuments, idées, et il n'y a que les chefs-d'œuvre, ces choses que l'admiration a consacrées éternellement, qui lui échappent. Il peut y avoir de la beauté dans la mode, mais la beauté ne dépend pas d'elle. L'une paraît être fantaisie et caprice, l'autre est vérité et harmonie.

Il serait impossible de suivre la mode dans l'infinie complication de sa variété. Ce teint de lait que nous admirons sur les joues des femmes est un défaut chez certains peuples; chez des tribus presque sauvages, les oreilles pendantes sont types de beauté. En France, au XVII[e] siècle, on admirait les femmes fortes et grosses, plus tard on les voulait mignonnes et frêles. Sous l'Empire, les hommes musculeux et sanguins triomphaient; en 1830 les femmes choyaient les jeunes gens pâles et nerveux et les adoraient phthisiques; maintenant un bon tempérament sain, sachant se posséder, positif, a la préférence.

La mode s'étend aussi aux sentiments. Elle a mis en honneur bon nombre de défauts, quelquefois des vertus ; sous Cromwell l'austérité qui se manifestait par la tête rasée et le nasillement, sous Charles II le libertinage et quelque peu l'improbité, sous Louis XIV la galanterie, avec M[me] de Maintenon la dévotion, sous Louis XV la licence, pendant la Révolution la rudesse.

D'où vient la mode et quel rapport a-t-elle avec

nos sentiments? La mode provient d'un sentiment de soumission. Nous allons dire à quoi.

A l'origine des sociétés, religion, lois, coutumes dérivent d'une même autorité. Le chef, roi ou prophète, règle les cérémonies des cultes et les moindres détails de l'étiquette. Dans les sociétés primitives, le principal lien social c'est la volonté du chef, c'est-à-dire de l'homme fort, vite considéré comme différent des autres. Cette différence s'accentue de plus en plus, on finit par croire comme chez les Polynésiens que lui seul a une âme, qu'il est inspiré de Dieu et on le nomme « le fort », « le puissant », « le destructeur » ; on l'adore. L'histoire fournit en masse les documents qui supportent cette théorie.

Le chef meurt. On l'adore toujours, on l'adore davantage. L'homme primitif n'a pas de la mort la même idée que nous. Le sauvage a remarqué que, pendant son sommeil, dans ce que nous appelons le rêve, il accomplissait des actes semblables à ceux de la vie réelle et pour lui l'homme mort est un homme dont

l'esprit est parti au pays des rêves, et lorsque le chef meurt, c'est-à-dire part pour le mystérieux voyage, avec les armes, les provisions, qu'on a soin de mettre dans son tombeau, parfois avec ses femmes, il devient pour sa tribu le dieu, tandis que son fils qui lui succède n'est considéré que comme un délégué du père, gouvernant en son absence, descendant de Dieu, mais n'étant pas dieu lui-même, de là une distinction dans les honneurs qu'on rend à son père et à lui-même. Son père reçoit les honneurs divins et c'est lui-même qui les lui rend, il est à la fois roi et grand-prêtre. Peu à peu une nouvelle division s'opère encore, le roi limite son pouvoir aux choses temporelles et le sacerdoce est institué auprès de la royauté. Le pouvoir politique et le pouvoir spirituel sortent donc d'une même racine et ont divergé de plus en plus. Les manières et la mode ont une origine semblable.

Primitivement les formules de politesse étaient inconnues, certains signes de soumission du vaincu à l'égard du vainqueur étaient usités. Le premier

cérémonial réglait la tenue qu'on devait avoir en présence du dieu-roi et toute salutation était une marque de respect religieux.

Non seulement on donnait au chef primitif le nom de tout-puissant, de père, de fils du soleil, mais le nom particulier qu'il portait devenait un nom générique décerné comme titre à ses successeurs. Chez les Égyptiens Pharaon, chez les Romains César, chez les Saxons Baldor. De même Herr, Don, Signore, Seigneur, Senor, étaient des noms de seigneurs féodaux. L'usage constant et universel qu'on fit de ces titres les déprécia. Dame, titre qui s'applique à toutes les femmes, était autrefois un titre honorifique.

Ces façons orientales de dire : Je suis votre esclave; tout ce que j'ai est à vous ; je suis votre victime ; — ces formules polonaises de respect : Je me prosterne sous vos pieds, je baise vos pieds ; et ces termes insignifiants qui terminent nos lettres : Votre très humble serviteur, correspondaient à des faits réels et étaient le symbole d'une soumission absolue.

Aussi pour nos façons de saluer ; c'était la coutume, dit Selden, décrivant les cérémonies des Romains, soit de baiser les images des dieux, soit pour les adorer de se placer à quelque distance d'elles, d'approcher avec solennité la main droite des lèvres puis la renvoyer comme qui envoie un baiser, de se tourner vers la droite ; c'était l'adoration dans sa forme régulière ; or, il arriva par l'effet de la coutume que les empereurs, étant voisins des dieux et, suivant quelques-uns, dieux eux-mêmes, reçurent les mêmes hommages comme une reconnaissance de leur grandeur.

Se prosterner était le symbole le plus complet de la soumission.

« Le Seigneur dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. » Il y a encore aujourd'hui des sauvages qui posent sur leur cou le pied de la personne à qui ils se soumettent. Chez nous aussi la profondeur du salut marque le degré de respect. Chez les peuples orientaux, on rend

hommage en se couvrant la tête de poussière, ce qui symbolise l'usage d'incliner la tête dans la poussière.

On pourrait ici accumuler les faits menant tous à cette conclusion que nos formules et nos actes de politesse proviennent des marques primitives de soumission du vaincu à l'égard des vainqueurs.

Le despotisme dans l'étiquette est exactement correspondant au despotisme politique. Rien de plus strict et de plus compliqué que le cérémonial qui règle en Chine la présentation des ambassadeurs à la cour. La politesse y est d'un raffinement inconcevable et tout encombrée de compliments, à témoin cette anecdote racontée par Taine, d'un mandarin recevant à sa table un vendredi un Français catholique et l'accueillant de ces aimables paroles : « Nous ferons maigre aujourd'hui pour nous conformer aux préceptes de votre excellente religion si supérieure à la mienne. » On n'ignore pas la torture que subissent les dames chinoises pour se déformer les pieds. Au moyen âge la loi fixait

la longueur des souliers et celle des manteaux. A Genève, Calvin réglementait jusqu'au nombre de plats, jusqu'à la conformation des vêtements les plus indispensables.

Les bonnes manières sont donc provenues de l'imitation de la tenue qu'on doit avoir en présence du dieu-roi et la mode provient de l'imitation du costume que les grands portaient dans l'observance du cérémonial. Pour les bonnes manières on s'attache à répéter les phrases et les titres consacrés, à imiter les saluts, les attitudes, pour la mode on s'attache à imiter les costumes et les usages.

Le jeune sauvage se fait sur le corps des entailles destinées à remplacer les cicatrices des vieux guerriers de sa tribu. Les courtisans, servilement, imitent le roi, et cette servile imitation a produit toutes les bizarreries de la mode, depuis les boucles qui transpercent le nez ou les oreilles, les dents limées et les ongles teints, jusqu'aux ceintures à cloches et aux culottes rembourrées de son.

Et encore si la mode n'était que l'imitation d'êtres exceptionnels, on pourrait y rencontrer une certaine harmonie, mais souvent elle n'est que l'inintelligente copie de vulgarités.

Voici l'origine de la mode constatée et démontrée ; il faudrait en faire un très bref historique.

Homère nous montre Junon faisant sa toilette.

« Dès que Junon s'est parfumée, sa main peigne sa belle chevelure, forme les boucles luisantes, superbes, qui descendent en flottant de sa tête immortelle. Elle revêt une robe, tissu divin où Minerve épuisa tout son art. Junon l'attache autour de son sein avec des agrafes d'or, et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend, à ses oreilles percées avec adresse, ses boucles à trois pendants d'un travail achevé qui dardent un vif éclat ; puis la reine des dieux couvre sa tête d'un voile magnifique, éblouissant par sa blancheur, et elle orne ses pieds de son riche cothurne. »

Les Grecs avaient très grand soin de leur cheve-

lure; Homère les appelle les bien peignés, ou soigneux d'orner leur tête.

Dans ce temps les femmes avaient des secrets de toilette très compliqués et se paraient de bijoux de toutes formes, yopes, cellobes, colliers à trois pendants. Les hommes portaient un anneau au petit doigt en souvenir de Prométhée qui avait, suivant la légende, échappé de son supplice horrible en promettant de porter toujours au doigt un anneau de fer avec un petit morceau du roc où il avait été enchaîné.

On employait aussi les dents artificielles et les teintures pour les cheveux. On soignait ses mains et les femmes aux belles dents riaient. Il ne manquait aux anciens qu'un objet de toilette et c'est... le mouchoir.

A Rome on imitait en tout la Grèce. De nos jours la mode vient de Paris ; en ce temps elle venait d'Athènes et les dames romaines donnaient des noms grecs à tous les objets qui formaient leur costume et qui servaient à les embellir.

Voici le portrait d'une dame romaine à sa toilette :

« Couverte d'un peignoir de toile fine, elle est indolemment étendue sur un siège. D'une main elle tient le miroir, de l'autre une longue épingle d'or qui devrait servir à séparer les cheveux, mais qui sert plutôt à piquer celle de ses esclaves qui commet une maladresse.

Autour d'elle s'empressent les cosmètes qui doivent la parer. »

Un général sur le champ de bataille, dit Lucien, n'a pas plus d'officiers autour de lui qu'elle n'a en ce moment de servantes pour la parer.

Les cinofles préparent la teinture qui blondira ses cheveux ; les cinéraires font chauffer les fers qui doivent crêper ses boucles et là commence le grand œuvre de la coiffure. Pour conserver la fraîcheur de leur teint les dames les plus coquettes se couvraient la figure de masques de pâtes adoucissantes et ne les ôtaient que pour sortir, ce qui fait dire à Juvénal qu'il y avait des femmes dont les maris ne connaissaient pas le visage.

Non seulement la mode était de se blondir les cheveux, mais on se les bleuissait ou on se les teignait avec des herbes étrangères; Pétrone dit avec un cosmétique belge, et il ajoute, sous forme de critique, qu'un cosmétique belge fait très mauvais effet sur une tête romaine.

Pendant les dernières années de la République et sous l'Empire, on faisait un incroyable usage de parfums. Le port d'Ostia était rempli de vaisseaux apportant des parfums d'Asie.

Dans le célèbre festin de Trimalcyon, Pétrone nous montre des esclaves versant des flots d'essence sur les pieds des convives, puis le plafond qui s'ouvre tout à coup pour laisser tomber une pluie odoriférante et en même temps par l'ouverture apparaissent et descendent de vastes cercles garnis de couronnes d'or et de vases d'albâtre remplis d'eaux de senteur.

Comme à présent, on était communément chauve mais on portait perruque.

Pour ceux qui aiment les analogies il y a quel-

que rapport entre notre époque et celle de l'Empire romain décadent, mais il faut se garder d'outrer la ressemblance vraie seulement en quelques points. Nous n'abusons pas si prodigieusement des parfums, nous n'avons ni à Paris, ni à Londres les immenses richesses des Romains qui exploitaient à leur profit tout le monde connu, notre luxe est moindre et nos jouissances plus intimes. Nous ne nous dévouons plus tout entier à l'État, ce Minotaure qui dévorait les prémices de la force et de la jeunesse. Nous nous consumons d'une autre façon, mais avec la même intensité, et il y a sans doute plus d'une ressemblance, et assez frappante même, entre ces physionomies des derniers Romains et les visages affinés de nos Parisiens.

Il nous est impossible de lutter avec les anciens quant à la beauté du corps, à la perfection des lignes, à la noblesse des attitudes, à cette sérénité de traits que donnent le calme et la majesté du dieu. La beauté sculpturale est morte. Notre beauté à nous, car nous en avons une, plus complexe, plus

attirante que celle du monde païen, réside tout entière dans la tête, c'est-à-dire dans l'expression. Les costumes chamarrés, tout étincelants d'or, les hauts et ondoyants panaches, les galants habits de cour, les perruques poudrées, les jabots de dentelles, tout ce voyant attirail a disparu, les belles couleurs se sont éteintes, le corps entier s'est assombri dans une noirceur de deuil, pour ne laisser voir vivante, mais vivant d'une vie intense, multiple, condensée, ayant fait monter en elle la sève de tout l'être, que la tête, le *caput*, le chef de l'organisme humain.

Voyez la spirituelle, intelligente et fascinante laideur de la plupart des figures parisiennes. Rien n'y est beau dans le sens propre du mot.

Tout y est affiné, surexcité, enfiévré. Pas l'ombre de douceur ou d'abandon. La bouche, le trait dominateur, est sardonique ; l'œil clair, perçant et froid, a des éclats métalliques, le teint comme bronzé est immuable ; veilles, plaisirs, fatigues de tous genres, travaux n'altèreront plus sa couleur

d'ivoire jauni. Le sourire où la finesse est mêlée d'amertume, exprime le désenchantement de la pensée et a changé sa douceur en ironie. La plante humaine surnourrie, surchauffée par une chaleur de serre, se développe dans toutes les exagérations et toutes les subtilités de sa nature et se revêt d'une sorte de beauté vénéneuse, d'un charme fort et enivrant. Elle vit ainsi, car la vie est si puissante qu'elle s'accommode de la maladie et du poison.

La Gaule continue la Grèce et Rome. Les Gaulois aimaient les couleurs éclatantes, les brillantes parures et portaient sur la poitrine des plaques de métal ciselé. Les femmes grandes, sveltes et d'un teint frais, entretenaient cette fraîcheur en se frottant le visage avec de l'écume de bière. Elles donnaient à leurs chevelures très belles un ton rouge ardent en la lavant avec de l'eau de chaux. La chevelure était pour elle une gloire et un symbole ; par elle on distinguait les jeunes filles des femmes mariées, elle était aussi le symbole d'obéissance

au mari et aux Conciles; l'anathème fut jeté sur celles des femmes mariées qui s'étaient coupé les cheveux. Quand on ne pouvait pas payer ses dettes on donnait ses cheveux; en danger, pour implorer aide on envoyait un cheveu.

Nous jurons sur notre honneur, on jurait sur ses cheveux. Comme signe d'amitié nous nous donnons la main, on se touchait les cheveux.

Et nous retrouvons là comme partout le sentiment de soumission d'où provient la mode. Les chefs gaulois étaient très fiers de leurs longues chevelures et par esprit de soumission il devint à la mode de se montrer fier de sa chevelure.

Mais la Gaule se façonna vite aux coutumes romaines.

Nous n'entrerons point ici dans tout le détail compliqué des modes qui se sont succédé depuis les premiers jours de la monarchie française.

Cette partie de la mode a été surabondamment traitée et elle est secondaire. Les modifications apportées dans le costume proviennent de la trans-

formation même de nos sentiments et de nos habitudes.

Une fête des yeux, un arrangement harmonique de draperies et de belles couleurs, de belles attitudes noblement représentées, la savante combinaison des lignes et des contours, tout cela donne une jouissance que beaucoup trouveront suffisante, mais qui ne pourra satisfaire notre faculté moderne de sentir, très fine, très complexe, et, avant tout, psychologique. Moins sensibles à la pompe et à l'harmonie des objets, nous sommes des chercheurs un peu défiants de cette magnificence du dehors, aimant et savourant les émotions intimes, profondes, fugaces, aux imperceptibles nuances, facilement mélancoliques, car la jouissance raffinée et la réflexion compliquée mènent à la mélancolie; nous avons peut-être perdu la puissance de faire grand, mais nous allons plus profond et nous pouvons, nous aussi, sur notre voie douloureusement assombrie, rencontrer le sublime.

Baudelaire ne trouve-t-il pas de la beauté et du charme à notre habit, à cet habit tant victimé.

« Remarquez bien, dit-il, que l'habit noir et la redingote ont non seulement leur beauté politique, qui est l'expression de l'égalité universelle, mais encore leur beauté poétique qui est l'expression de l'âme publique ; un immense défilé de croque-morts, croque-morts politiques, croque-morts amoureux, croque-morts bourgeois. Nous célébrons tous quelque enterrement. »

Comme dans tous les autres domaines, il s'opère, de nos jours, dans la mode une transformation. Elle ne pourrait plus provenir de l'instinct de soumission. Nous nous sentons tous trop indépendants. Et si elle devait encore provenir de l'instinct d'imitation, elle tomberait au plus bas. Car qui pourrait-elle imiter ? Il n'y a plus de cour ayant le monopole des bonnes manières et du bon goût; les êtres qui se distinguent par de hautes qualités morales ou intellectuelles n'ont aucun signe extérieur à quoi on puisse les reconnaître. Si on

imite, on imitera tout ce qu'au contraire on devrait soigneusement éviter, les habitudes, les façons, les caprices de cette partie du monde élégant, recrutée un peu dans tous les mondes, depuis le quart et le demi jusqu'au plus « high », monde très bruyant, très maniéré, ayant le monopole des modes ridicules et anti-esthétiques.

Certains ont voulu réagir contre l'inintelligence et la tyrannie de la mode et affichent un complet mépris pour toutes les convenances bonnes ou mauvaises. Ils ont introduit le sans-gêne. Il faudrait distinguer entre le convenu et les convenances. Tout vaut mieux que le convenu, même la trivialité. Il vaut mieux entendre une phrase grossière qui est l'expression d'une sensation originale, que toutes les phrases limonadeuses qui sont la machinale répétition de jugements saisis au vol. Mais il est cependant des convenances à respecter, toutes celles qui ménagent la délicatesse et la dignité d'autrui; toutes celles qui font bien moins partie du Code de politesse so-

ciale que du caractère même de toutes les natures fines.

L'homme se soustrait plus facilement aux convenances que la femme dont l'éducation tend à détruire toute spontanéité et depuis longtemps la mode a cessé d'avoir une influence véritable sur le sexe mâle. Voyez dans une assemblée la diversité des costumes masculins, la forme variée des chapeaux, des vêtements, jusqu'à la coupe de la barbe que chacun fait à sa guise. Je ne parle pas de la monotone uniformité de l'habit noir. Mais sur l'autre sexe, le beau, la mode règne encore. La femme est naturellement préoccupée de plaire. Cette aptitude à plaire est venue aussi de la soumission de la femme à l'homme qui lui a fait sentir sa force. La coquetterie n'a été qu'un moyen de désarmer le vainqueur. La mode, tout en s'égarant souvent, en penchant plus du côté du laid que du beau, a cependant, même dans ses pires aspirations, pour but d'aider la femme à plaire. Elle est une certaine recherche de ce qui fera le plus de plaisir

aux vainqueurs. Les vainqueurs c'est nous autres, qui d'ailleurs payons trop cher notre victoire pour nous en vanter. Une femme a-t-elle un défaut à cacher, le cou un peu trop long, les épaules trop hautes ou trop basses, la taille un peu plate, si elle a du goût, elle inventera un accoutrement qui fera disparaître aux yeux cette imperfection. Alors les autres femmes qui n'ont pas le même défaut à dissimuler ou qui en ont d'absolument contraires, s'empressent d'adopter le nouveau costume, et voilà une mode, une mode ridicule et anti-esthétique, cela va sans dire.

Il serait absurde et d'ailleurs vain de s'opposer à l'invincible penchant de la femme vers tout ce qui peut rehausser sa beauté. C'est affaire aux maris d'endiguer ce penchant, parfois dévastateur, dans de raisonnables limites, car chez elle le goût pour la toilette peut s'élever jusqu'à l'héroïsme. Nous empruntons à Taine cette spirituelle histoire d'une toilette.

« Sachez l'histoire d'une toilette :

Mme S..., à trois pas de moi, a une robe de six cents francs. Le mari qui est romancier gagne juste six cents francs par édition pour un volume. Il a cinquante mille francs de capital aujourd'hui, il en avait cent mille il y a six ans; chaque année il l'écorne. Mais la robe est d'un rose charmant, à petits volants découpés, qui chatoient comme des écailles, et la superbe épaule lève sa rondeur satinée au-dessus d'un nœud mince qui laisse voir dans toute son ampleur le beau bras blanc arrondi sur le velours de la loge.

« Que ne font-elles pas pour une robe? Il y a dans Paris un ancien photographe fort couru il y a cinq ans. Cet homme entendait la réclame et l'étalage, il s'était fait un atelier à la mode, avec des vases de Sèvres bien disposés et de vieux livres pittoresques reliés en cuir. Par degrés la manie le prit, il devint collectionneur, acheta du vieux Sèvres, des livres rares ; il avait voiture, allait au bois, venait en équipage à son atelier, jetait l'argent royalement. Protêt, déconfiture, faillite, sept pour cent aux

créanciers. Sa femme, autrefois modiste, remonte un petit magasin de modes, il donne des conseils, la vogue vient, on loue un premier étage sur le boulevard. Aujourd'hui il a de nouveau voiture, et les femmes font des bassesses pour être habillées par lui. Le petit être sec, noir, nerveux, qui a l'air d'un avorton roussi au feu, les reçoit en vareuse de velours, superbement étalé sur un divan, le cigare aux lèvres. Il leur dit : « Marchez, tournez-vous ; bien, venez dans huit jours, je vous composerai la toilette qui vous convient. » Ce n'est pas elles qui choisissent, c'est lui ; elles sont trop heureuses. Encore faut-il une introduction pour être servi de sa main. Mme Francisque B..., une personne du vrai monde, élégante, vient le mois dernier commander une robe.

« Madame, par qui m'êtes-vous présentée ? — Que voulez-vous dire ? — « C'est qu'il faut m'être présentée pour être habillée par moi. » Elle s'en est allée, suffoquée. D'autres restent en disant : « Qu'il me rudoie, mais qu'il m'habille, après tout,

les plus huppées y vont. » Plusieurs d'entre elles, les favorites, viennent se faire inspecter par lui avant d'aller au bal ; il donne de petits thés à dix heures. Aux gens qui s'étonnent il répond : « Je suis un grand artiste, j'ai la couleur de Delacroix et *je compose*. Une toilette vaut un tableau. Si l'on s'irrite de ses exigences : Monsieur, dans tout artiste il y a du Napoléon. Quand M. Ingres peignait la duchesse d'A. il lui écrivait le matin : « Madame, j'ai besoin de vous ce soir au théâtre, en robe blanche avec une rose au milieu de la coiffure. La duchesse décommandait ses invitations, mettait la robe, envoyait chercher la coiffure, allait au théâtre. L'art est dieu, les bourgeois sont faits pour prendre nos ordres. »

On ne sépare pas la femme moderne de son costume. Plus que tout le reste peut-être il concourt à l'harmonie générale de sa beauté.

« Quel est l'homme, dit Baudelaire, dans la rue, au théâtre, au bois, qui n'a pas joui de la façon la plus désintéressée, d'une toilette savamment

composée et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une toilette indivisible

« La mode doit être considérée comme un symptôme du goût de l'idéal, surnageant dans le cerveau humain au-dessus de tout ce que la vie naturelle y accumule de grossier, de terrestre. »

De nos jours la mode devra se faire indépendante. Elle devra servir à rehausser chaque individualité, à ajouter au charme naturel, à montrer dans toute la variété de sa grâce, la femme. Tout ce qui enveloppe la femme, ce « mundus muliebris » que possédaient déjà les femmes de la Grèce, devenu chez la femme moderne si délicatement compliqué, les gazes, les mousselines, les étoffes tissues de vent, comme dit Shakespeare, les mille accessoires de la toilette, contribueront à faire ressortir le caractère original de la physionomie. Il n'y a pas deux êtres semblables dans ce vaste monde, pas même deux épis de blé. Pourquoi

violer cette loi, en nivelant toutes les particularités de la nature sous une commune ressemblance sociale. Chaque femme a sa beauté, chaque femme doit savoir pourquoi et comment elle est belle. Elle n'a pas besoin de sa voisine pour cela. Et pour finir galamment cette grave dissertation sur une matière qui paraît frivole, nous dirons aux femmes : Puisque vous êtes, Mesdames, les œuvres de la nature que nous aimons le mieux, ajoutez encore à votre grâce naturelle et faites de vos personnes des œuvres d'art, il n'y aura pas de plus beaux chefs-d'œuvre.

Avril 1885.

LITTÉRATURE DE L'AVENIR

LA LITTÉRATURE DE L'AVENIR

La jeune littérature travaille et vit loin du public. Elle a presque renoncé au succès, du moins immédiat. Elle cultive l'exception, le rare, l'exquis, tout ce que hait la foule. Dans la littérature contemporaine, l'élément scientifique a dominé ; dans la jeune, c'est l'élément mystique et philosophique. Elle est à la fois mystique, pessimiste et gaie. Elle a lu Auguste Comte, Darwin, Schopenhauer, Stuart-Mill, Bain, Herbert Spencer, Taine et Renan. Frivole, elle abuse de la sonorité des mots et cache le vide de la pensée sous des enjolivements de phrase, mais grave elle a un savoir profond, très étendu, très serré, puissamment logique, formé de substance ferme et condensée, et avant tout et par-dessus tout, elle a l'esprit philosophique. Elle se divise

donc en deux camps, les artisans de la phrase et ceux de la pensée, les seconds sont les plus ignorés étant les moins bruyants et les plus laborieux.

Elle est aussi amoureuse de musique. En effet, la musique semble donner le ton à la littérature et quelques poètes sont musiciens excellents. Wagner la domine : le Maître a posé sur ce siècle sa féconde pensée ; le plus synthétique des génies modernes, il fait tout converger, musique, poésie, art scénique vers un même but. Il a en lui, tous les caractères de l'art nouveau, le retour aux origines, qui nous donne comme une résurrection du théâtre grec, la combinaison de l'esprit mystique et de l'élément scientifique et ce haut caractère philosophique qui domine toute l'œuvre. Poète presque autant que musicien, ou si l'on veut poète qui s'est servi de la musique comme moyen d'expression, car nous ne pensons pas qu'on puisse être plus poète que Wagner, il est naturel qu'il règne ainsi sur la littérature nouvelle. Dans ce grand génie le poète et le musicien ont une telle équivalence que la

prédominance de l'un tient sans doute à ce que Wagner est né en Allemagne, pays où la pensée trouve sa plus naturelle expression dans la musique ; venu dans tout autre pays, il eût été avant tout poète, et peut-être avons-nous à le regretter, car la poésie ou l'élément musical est soumis à la pensée nous paraît la plus merveilleuse et la plus parfaite expression de l'art.

Cette influence de la musique sur les jeunes écrivains est visible dans la plupart des poèmes nouveaux. C'est le fonds de leur poétique qui ne vénère même plus la rime.

> De la musique encore et toujours!
> Que ton vers soit la chose envolée
> Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
> Vers d'autres cieux, à d'autres amours.
>
> Que ton vers soit la bonne aventure
> Eparse au vent crispé du matin,
> Qui va fleurant la menthe et le thym.

Ainsi chante Verlaine. La poésie et la musique se sont donc rapprochées et fortement unies, et chez les vrais poètes, le vers, sans rien perdre de

sa précision, a revêtu une sonorité musicale inconnue à Lamartine ou à Hugo, et la musique a de même atteint une plus grande expression. Mais, il n'en faudrait pas conclure que les deux arts tendent à se fondre. Tout en s'imprégnant l'un l'autre, ils ne perdront rien de leur mutuelle indépendance.

On peut faire à propos de la peinture la même remarque et la montrer aussi agissant sur la littérature quoiqu'à un degré moindre, car son influence est un peu antérieure à celle de la musique et marque son plein dans le talent des principaux écrivains naturalistes, surtout d'Émile Zola. Et réciproquement n'y a-t-il pas un grand poète dans Puvis de Chavannes.

Il n'y a point d'ailleurs à s'attarder ni à s'étonner devant de semblables faits et c'est ainsi en se mêlant et en s'aidant que les différents arts évoluent vers un même idéal.

Mais dans quel domaine doit se faire la rénovation artistique attendue et prévue et à laquelle tra-

vaillent consciemment ou non les jeunes littérateurs épris du nouveau ? Cette renovation sera la même que celle accomplie par Wagner dans l'opéra. Elle doit maintenant s'accomplir dans le théâtre par la poésie. Le grand poète est à venir qui nettoiera le théâtre et fera de l'art dramatique ce qu'il est véritablement, le plus complet, le plus élevé, le plus synthétique de tous les arts, car il les contient tous, multiple et varié comme la vie avec l'architecture de la scène, la peinture de ses décors, la sculpture de ses groupes, la musique de ses paroles, l'analyse des passions, la représentation vivante de la pensée humaine en action, de la pensée humaine intégrale, esthétique, scientifique, religieuse. Et nous percevons le jour, oh ! bien lointain encore, bien indiscernable, où une représentation scénique fera naître chez les auditeurs une si transcendante impression de noblesse, de pureté et de grandeur, et si religieuse que l'âme humaine y trouvera la plénitude sacrée que lorsqu'elle est croyante elle éprouve sous les voûtes mystiques des cathé-

drales, et alors sera faite la grande synthèse qui réunira l'art, la science et la religion.

Ceux qui ont été à Bayreuth ont ressenti quelque chose d'approchant.

Seulement, le théâtre est de tous les arts contemporains le plus bas. Le seul homme de génie qui ait tenté de le relever, V. Hugo, a échoué et complètement en composant des drames lyriques dont les vers sonnent dans toutes les mémoires mais dont les représentations ont été rarement heureuses ; le drame de l'avenir n'est pas là. Après lui, le théâtre s'est traîné dans un réalisme incomplet et est devenu arme de combat, de morale, s'est enfoncé dans le métier, une sorte de métier entre le machiniste et le décorateur; ordinairement le décorateur l'emporte, et il faudra un rude effort de génie pour le tirer du bourbier.

On pourra trouver exagérée cette importance donnée au théâtre. Bon nombre de critiques le considèrent comme un art inférieur, soumis à d'étroites conventions, consacré à satisfaire la

curiosité du vulgaire. A ne considérer le théâtre que dans les conditions qui lui sont faites par la vie contemporaine, il y aurait sans doute quelque vérité dans ce jugement ; mais l'expérience des siècles n'est-elle pas là pour montrer que les génies les plus étendus, les plus complets ont été des génies dramatiques. Il est inutile de citer les noms de Shakespeare, de Molière et même de Gœthe dont l'œuvre capitale est un drame, et il faut bien se dire que si des génies de premier ordre se sont servi de l'art dramatique, certainement, entre leurs mains, cet art là n'est point devenu inférieur.

Quel que soit l'avenir, l'activité littéraire, plus resserrée pour cette génération que pour la précédente, est cependant intense. Elle agit pour un grand nombre dans le silence, dans la solitude, parfois dans l'oubli. D'ailleurs, dans la cohue où luttent et s'opposent tous les intérêts, qui serait capable d'écouter? Qui pourrait conserver assez de fraîcheur d'âme pour communiquer même imparfaitement avec l'œuvre du poète? Pour être capable

d'admiration il faut avoir l'âme d'un artiste, ou être très humble. Aussi les jeunes écrivains, dont quelques-uns seront célèbres demain ou dans cent ans, travaillent dans l'ombre. Hormis quelques exceptions bruyantes et de valeur moindre, ils ne se groupent même plus. Il y a eu les romantiques, les parnassiens, les naturalistes, maintenant on se sert de nouveaux noms : symbolistes et décadents ; mais ces deux noms fort impropres ne peuvent servir de dénomination générale pour des écrivains fort éloignés d'esprit et de tendance. Ils n'ont point trouvé, mais ils cherchent, et leurs recherches sont fructueuses. Il faut compter aussi avec les exagérations, les écarts, tout ce qui épouvante les gens rassis qui devant ces audaces sentent grandir leur prudence. Chez les nouveaux écrivains, il y a un amour de l'art plutôt accru que diminué, une conscience agrandie de la dignité de l'écrivain. Amuser les passants, jouer le rôle de pantin pour plaire à la foule, cela ne convient point au poète qui doit faire naître la joie et non

pas la gaieté, la joie si profondément humaine, quoiqu'en dise Rabelais, et plus près des larmes que du rire. Mais, hélas ! pour l'œuvre d'art encore même imparfaite, il ne serait pas de trop de toutes les minutes de la vie et il se présente, la plupart du temps, que les poètes n'étant pas millionnaires sont, pour vivre, obligés de s'adonner à des besognes inférieures qui leur assurent la vie matérielle assez mal, et empêchent le complet essor de la vie intellectuelle.

Cette malheureuse et absurde conception qu'un homme en vaut un autre, que tous sont également aptes à tout, a produit dans notre société la plus entière anarchie, régularisée par des lois, et le mouvement intellectuel qui, bien qu'entravé, s'élabore dans les esprits, réagira fortement. Déjà, il le fait.

Ce qu'on nomme décadence n'est donc qu'une lente transformation de l'art, accomplie en de difficiles conditions, au milieu d'influences rivales, celle de la science, se développant si rapidement

et absorbant les plus vives forces intellectuelles. Et nous concluons en exprimant notre ferme espoir en un avenir qui verra un art plus vivant, plus complet, évocateur d'un long passé, et suggérant la pensée d'un au-delà très lointain, d'un art où il y aura plus de lumière dans les mots et plus de profondeur dans la pensée, à la formation duquel aura travaillé une génération d'écrivains connus ou ignorés, car peu importe au résultat total ce qu'il adviendra de leurs personnalités, qui auront consacré beaucoup de talent et beaucoup de travail avec peu de gloire et peut-être obscurément à la préparation de la belle floraison artistique qui réjouira nos descendants.

Novembre 1889.

ÉTUDE SUR WILLIAM PITT

ÉTUDE SUR WILLIAM PITT

Le pouvoir qui exerce sur l'esprit de l'homme le plus d'influence, qui pénètre le plus profondément dans son cœur et agit le plus fortement sur sa volonté, est sans contredit l'éloquence.

L'éloquence de l'écrivain, contenue dans une phrase saisissante, est puissante; mais elle n'est point à comparer à celle de l'orateur. L'influence de la parole s'impose à celui-là même qui la repousse; ce ne sont plus de froids caractères qui viennent frapper nos rayons visuels et parviennent ainsi à notre cerveau; la communication entre celui qui parle et ceux qui écoutent est immédiate; le feu qui jaillit de son regard, leurs regards les reflètent, un fluide électrique se forme et allant de l'orateur à l'auditeur établit un lien invisible;

le geste, les mouvements de la tête, la voix, expression vivante de la pensée et dont les intonations varient suivant l'intensité, la douceur ou la violence du sentiment, l'attitude du corps, tout émeut. Nous avons tous senti ce frisson indéfinissable qui parcourt nos chairs, en ébranlant notre âme, don sublime, faisant de ceux qui l'ont reçu des chefs, des maîtres. Aussi quelle est l'importance de leur rôle dans l'histoire des nations et de quelle portée sont leurs actions!

William Pitt a été un de ces hommes. Personne n'a jamais possédé sur ses concitoyens une influence plus grande et moins contestée; personne n'a résumé en lui avec une plus rare exactitude les qualités et en même temps les défauts de son pays; personne ne parvint plus promptement à l'apogée de la puissance; personne, en un mot, ne prit une plus grande part à ces combinaisons politiques qui bouleversent le monde.

La transmission héréditaire, les naturalistes l'ont ainsi décidé, est une loi de la nature. Nos parents

nous lèguent leurs aptitudes morales et leurs aptitudes physiques. La vie de Pitt confirme cette loi. Son père, Lord Chatham, était le plus grand orateur de la Chambre des communes ; on l'avait surnommé *the great commoner;* et sous son administration, jamais l'Angleterre n'avait été plus glorieuse et plus respectée. Lord Chatham était plus qu'un grand orateur, c'était un grand ministre ; et il est à douter que son fils, malgré les qualités supérieures de son intelligence, l'ait jamais égalé sous ce double rapport.

Tout le monde se rappelle le serment qu'Amilcar fit prêter au jeune Annibal âgé de neuf ans.

L'enfant, inspiré par son père, jura une haine éternelle aux Romains. Ce serment, on le prête au jeune Pitt. Il est probable qu'il ne jura rien, mais il est certain qu'il nourrit au fond de son cœur, contre la France, la haine qu'Annibal nourrissait dans le sien contre Rome. Il tenait aussi ce sentiment de l'hérédité. Ce fut sous l'administra-

tion de son père que s'engagea cette lutte pour l'empire des mers, entre les deux vieilles rivales. Lemierre fit ce fameux vers qu'il appelait modestement le plus beau de son siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde !

Il avait raison, et ce fut l'Angleterre qui l'obtint.

Pitt reçut une éducation sévère. Sa mère, lady Esther Grandville, femme d'une remarquable intelligence et d'une grande austérité, posa l'empreinte de son propre caractère sur cette cire molle, qui, chez l'enfant, est le caractère. La précocité est souvent un indice trompeur ; cependant, pour l'avenir de Pitt, elle n'annonça rien qu'elle ne tint. Pascal, à neuf ans, prenait un intérêt extrême à écouter dans le cabinet de son père les conversations scientifiques de géomètres et de savants. William avait le même plaisir à prêter l'oreille aux discussions politiques des graves personnages qui entouraient Lord Chatham, et sans doute ce devait

être un curieux spectacle que de voir ce front, où reposait encore toute la fraîcheur de l'enfance, s'assombrir et prendre le pli de la réflexion en s'efforçant de comprendre d'arides questions de beaucoup au-dessus de la portée d'une intelligence naissante.

La santé de William était délicate ; pendant longtemps on eut les plus vives craintes pour sa vie, et ce fut la raison qui détermina ses parents à le garder sous le toit paternel jusqu'à l'âge de quatorze ans. On l'envoya à Cambridge. Là, il commença ces études profondes, méthodiques, qui firent de lui un jeune homme d'un merveilleux savoir.

Il eut comme précepteurs deux mathématiciens distingués, William et Prettyman. Son aptitude pour les mathématiques était extraordinaire. Le trait distinctif de son caractère, trait éminemment anglais et qui se montrait déjà dans ses travaux d'étudiant, était la persévérance, une persévérance calme, froide, réfléchie, se possédant, sûre d'elle-

même et sûre de son but. Aucun étudiant ne fit une étude plus approfondie des auteurs grecs et latins. Sobre (j'appuie sur cette qualité, car à cette époque, l'habitude parmi la classe élevée était de boire beaucoup), d'habitudes régulières, assistant soir et matin à l'office religieux, sortant rarement, il consacrait tout son temps à thésauriser cet amas de connaissances qui lui assurèrent la prééminence, dès qu'il parut au milieu des membres du Parlement.

De tous les orateurs, il parla avec le plus d'élégance, de correction et de calme possession. Voici comment il acquit ces qualités.

Dès les premiers temps de sa résidence à Cambridge, il employa la méthode suivante.

Il parcourait quelques pages d'un auteur grec ou latin, de façon à se rendre maître du sens complet, puis il les lisait en anglais. Après huit ans, durant lesquels il fit usage d'une semblable méthode, il était arrivé à pouvoir traduire dans l'anglais le plus correct et le plus facile les passages les plus

obscurs de Thucydide, sans les avoir préalablement parcourus.

Il composa une tragédie à l'Université. Cette œuvre est assez médiocre et ne s'élève guère au-dessus de la multitude des élucubrations d'enfance que nous reléguons avec justice dans le coin le plus sombre de l'oubli. Cependant cette œuvre informe est caractéristique. Dans l'écrivain du collège l'on voit se dessiner le ministre futur. Le plan de cette tragédie est tout politique, l'amour en est impitoyablement exclu (et en effet Pitt ne le connut jamais); il y est question de deux ministres, l'un traître à son roi, et, comme il est juste, recevant un châtiment exemplaire; l'autre, fidèle à son souverain, et étant, avec non moins de justice, comblé des faveurs royales.

La puissante intelligence de Pitt avait à son service une mémoire extraordinaire. Il apprenait par cœur les passages les plus frappants des grands auteurs de l'antiquité, Tite-Live, Thucydide, Salluste, et les faisait revivre en les récitant. Il n'en-

tendait jamais un discours sans songer immédiatement aux arguments dont on eût pu faire usage pour y répondre. Plus tard, quand il assistait aux séances de la Chambre des communes, abîmé dans une attention absorbante, il écoutait un discours d'un homme politique, en retenait le plan, les grands linéaments, le transportait tout vif dans sa mémoire, rentrait chez lui, se plaçait devant la glace, et là, répondait à l'orateur et réfutait un à un ses arguments ; et, les yeux attachés sur sa propre physionomie, que reflétait le miroir, il sortait victorieux de ce soliloque où il avait appris à déployer la puissance de son génie oratoire. C'est à cette gymnastique intellectuelle, accomplie avec ténacité, qu'il dut cette incomparable présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais au milieu des discussions les plus ardentes, des orages violents, et qui lui mettait toujours à la bouche l'expression la plus propre, au moment le plus convenable : « The right word, in the right place. »

Pitt était le second fils. Tous les biens de la

famille devaient donc être la possession de l'aîné, qui était appelé à succéder à son père à la Chambre des lords. William s'en réjouissait : « Je suis content d'être le cadet ! s'était-il écrié tout jeune ; je pourrai au moins parler comme papa dans la Chambre des communes. »

Son père avait pour lui une prédilection marquée. Il reconnaissait en lui son propre portrait ; cette ardeur concentrée, cette fierté dédaigneuse, cette imperturbable confiance en soi, c'étaient bien là les grands traits de son caractère. Il se sentait revivre dans son fils, et, pendant qu'affaissé sous les infirmités, il descendait chaque jour vers la tombe, ses regards qui s'éteignaient se portaient avec bonheur sur l'avenir réservé à l'héritier de sa renommée.

Il écrivait à son fils, quelques temps avant sa mort, cette lettre :

« Comment pourrai-je mieux employer la plume qui m'est rendue (Lord Chatham souffrait affreuse-

ment de la goutte), si ce n'est à adresser quelques lignes à l'espoir et au confort de ma vie, à mon cher Guillaume. Vous aurez le plaisir de voir écrit de ma main que je recouvre ma santé de jour en jour et que je me trouve bien. Je suis allé ce matin à Camden place, où avec un courage vraiment viril j'ai supporté une visite et le bavardage dudit lieu pendant plus d'une heure, à la pendule de M. Normann. Puis je rentrai à la maison, me mis à table et mangeai comme un fermier.

« Vendredi, l'esprit infatigable de lord Mahon veut exhiber un autre incendie devant le lord mayor, les ministres étrangers et tous les amateurs de philosophie et de bonne société. Il a l'intention d'illuminer l'horizon avec un petit feu de joie de douze cents fagots. Si notre cher ami était né plus tôt, Néron et le second Charles ne se seraient jamais amusés à réduire en cendres les deux plus nobles cités du monde. Ma main commence à demander du repos. Présentez mes meilleurs compliments à Aristote, Thucydide, Xéno-

phon, sans oublier les jurisconsultes et toute la tribu légiférante des nations.

« Adieu, mon bien cher Guillaume,

« Votre très affectionné père,

« CHATHAM. »

Pitt avait alors quitté Cambridge et était venu étudier le Droit à Londres. Dans les Universités anglaises, après deux ans de séjour, le titre de « master of arts » est décerné sans examen aux jeunes lords. La naissance supplée à tout; par droit d'hérédité, ils sont savants, membres du Parlement, gouvernants, impeccables, et, pour arriver ainsi à la possession de tous les biens et de tous les honneurs, ils n'ont pris, comme dirait Beaumarchais, que la peine de naître. Pitt bénéficia tout naturellement de ce privilège.

La France, celle de Louis XV, mais heureusement celle de Voltaire et de Rousseau, venait de reconnaître l'indépendance des États-Unis. Lord Chatham n'avait point approuvé la politique mala-

droite qui, opprimant les colonies américaines, les avait soulevées contre la mère-patrie; mais l'intervention de la vieille ennemie dans cette affaire, qu'il considérait comme une affaire de famille, réveilla dans son corps languissant et tordu par la goutte l'âme indomptable du politicien et le génie du grand orateur. Il se fit porter à la Chambre des pairs. Le corps entouré de bandelettes, les jambes enfouies dans d'épaisses couches de ouate, le dos voûté, sa noble tête languissamment penchée, la main appuyée sur un bâton, le débris du « great commoner » essaya de parler pour la dernière fois. Il eut encore de beaux mouvements et l'énergie de ce mourant, qui s'arrachait de sa couche de souffrance pour exhaler son dernier souffle dans un accent de patriotisme, faisait sur les cœurs une impression plus forte que celle produite par sa parole. Il ne put achever. On le remporta chez lui. Quelques jours après Pitt conduisait vers cette magnifique abbaye de Westminster, ce panthéon de la protestante Angleterre,

les dépouilles mortelles de son illustre père, et les voyait déposer dans le caveau où quelque temps après, lui-même, dans la maturité féconde de sa vie, devait trouver une place prématurée.

Pitt ne reçut comme héritage que 300 liv. st. A Londres, pour un homme de son nom et de son rang, c'était à peine la médiocrité. Il lui fallut songer à se créer des ressources. Il étudia le droit et se fit *barrister*. Le souvenir de son père était trop vivant dans le cœur de la nation pour qu'elle le laissât végéter obscurément au milieu des paperasses poudreuses d'un lawyer. En 1781, il fut envoyé à la Chambre des communes par le bourg d'Appleby. Il avait vingt-deux ans, mais personne n'entra dans la lutte parlementaire mieux préparé au combat, avec une connaissance plus complète du terrain. Le ministère tory était au pouvoir. Pitt se jeta dans l'opposition et appuya la réforme économique proposée par Burke. Son premier discours fut un événement. Quand on vit monter à la tribune ce jeune homme dont le nom était à lui seul

une illustration, quand on vit son maintien noble, un peu hautain, sa tête expressive et calme, quand on le vit porter sur l'assemblée son regard où se peignait l'impassible assurance d'un vétéran de la parole, quand on entendit résonner sa voix harmonieuse, dont il savait diriger les intonations avec le plus grand art, quand on fut sous le coup de son argumentation pressée, vive, ardente, se présentant dans un ordre parfait, de sa dialectique savante qui dévoilait une étendue profonde, de sa diction nette, précise, exempte de toute répétition, de toute faiblesse, on fut saisi. Le souvenir du « great commoner » se présenta à toutes les mémoires. Le Parlement crut à un miracle, à une résurrection ; Burke, les larmes aux yeux, s'écria d'une voix vibrante d'émotion : « It is not a chip of the old block, it is the old block itself ! » Ce n'est pas un rameau du vieux chêne, c'est le vieux chêne lui-même! Fox, dont le grand cœur ne connaissait pas l'envie, déclara que Pitt venait de se faire une place parmi les *leaders* de la Chambre.

Dans cette présente étude, nous ne voulons que tracer le portrait de Pitt, exposer dans tout le jour que nous pourrons y faire la structure intérieure de son caractère, faire saillir en pleine lumière les contours et les reliefs de cet esprit, plutôt que composer un récit détaillé et circonstancié de son administration, des événements auxquels il prit part, et des brillantes luttes parlementaires qu'il soutint.

Pitt ne resta pas longtemps dans l'opposition. L'organisation intérieure de son esprit, la pente de son caractère, la nature de ses qualités et de ses défauts, tout en lui le destinait au gouvernement et à l'administration. Il se sépara de Fox, et de ce jour commença, entre les deux adversaires, cette grande lutte parlementaire, la plus fameuse de toutes, et par la haute valeur des combattants et par les immenses intérêts qui étaient en jeu.

Il fut nommé chancelier de l'Échiquier et s'empara du pouvoir suprême, qu'il conserva pendant vingt années.

On doit diviser l'administration de Pitt en deux périodes, la période d'avant la guerre contre la France, et la période d'après.

Quand Pitt arriva au ministère, l'Angleterre se trouvait dans une situation peu prospère. Les finances étaient obérées, les colons rebelles de l'Amérique du Nord triomphaient, le roi et la Chambre des communes étaient devenus impopulaires. Le peuple, demandant à grands cris la réforme parlementaire, assiégeait les ministres dans leurs maisons. Londres offrait l'aspect d'une ville où la populace, sans frein, se livre aux désordres de ses instincts violents ; les arbres de Saint-James Park abritaient un camp.

Il se mit à l'œuvre et déploya les plus remarquables facultés d'organisateur ; son génie méthodique, apte à s'attacher aux détails les plus méticuleux, rétablit l'ordre dans tous les départements de l'administration intérieure. Avec une merveilleuse rapidité, il combla le déficit de trois années avec un excédent de 900,000 l. st. Georges III,

dont les facultés mentales avaient toujours eu une inclination déplorable vers la folie, devint fou, mais cette royale folie n'eut aucune influence néfaste sur les affaires publiques. Pitt n'en fut que plus libre pour accomplir son œuvre.

Malheureusement il n'avait rétabli cet ordre, et n'avait rempli les coffres du trésor public, que pour faire servir tous ces biens à une guerre insensée, entreprise, non, comme on l'a dit, contre Napoléon le despote, mais contre la France révolutionnaire allumant en Europe le flambeau de l'idée démocratique.

Quand l'aristocratie anglaise vit ce qu'elle croyait une populace se ruer sous le souffle d'un patriotisme effréné contre les envahisseurs, quand cette populace armée devint à son tour envahissante et promena sur l'Europe, dans les plis de ses drapeaux déchirés, la promesse lumineuse d'un avenir meilleur, elle eut peur pour ses privilèges, œuvre des siècles, consacrés par la tradition et jusqu'alors respectés ; et voulut à tout prix arra-

cher le peuple anglais à cette contagion morale qui menaçait d'atteindre, à travers les mers, le vieux sol breton. Elle poussa Pitt à la guerre, à une guerre interminable, qui devait ensanglanter l'Europe et épuiser les forces vives des nations. Il renvoie donc Chauvelin, notre ambassadeur ; il organise cette triste expédition de Quiberon, soudoie les émigrés, arme l'Europe. Dans tous les complots contre la France, on semble découvrir sa main. A la Convention, l'expression la plus écrasante de mépris, de haine et d'indignation est « agent de Pitt et Cobourg ». On exagéra naturellement le rôle de fomentateur qu'il ne joua que trop ; une multitude de faits où il n'eut aucune part furent imputés à ses instigations ; ce fut le Protée de la discorde qui revêtait toutes les formes pour semer la haine et la trahison.

A l'intérieur, ses idées libérales s'évanouirent, son administration devint violente, arbitraire, tyrannique. Il suspendit « *l'habeas corpus* », suprême insulte à la loi anglaise, il jeta en prison ses ad-

versaires politiques et, signe infaillible de faiblesse, abusa de la force. Pendant quelque temps il se retira et gouverna sous le nom d'Addington, mais, s'étant fait du pouvoir une nécessité de vie, il reprit à la tête de l'État sa course aveugle. Les défaites successives ne faisaient qu'irriter et échauffer son ardeur, il avait en lui-même et dans le peuple anglais la plus inébranlable foi, tous les deux devaient vaincre. On vient lui annoncer la capitulation d'Ulm, il refuse d'y croire. La nouvelle de la bataille d'Austerlitz arrive, elle le tue. Ses forces succombent, il va à Bath, prend des bains, revient à Londres, promène dans Hyde Park sa face pâle où la mort se pouvait lire ; il s'alite, des projets de nouvelles coalitions s'emparent de son cerveau, l'espoir et son indomptable confiance en soi reviennent ; il meurt. On porte son cadavre à Westminster en grande pompe ; le peuple anglais, qui, malgré ses fautes et peut-être à cause de ses fautes, lui fut toujours fidèle, l'accompagne. Il repose dans le caveau sombre, à côté de son père.

Maintenant que nous connaissons quelque peu l'homme intérieur, demandons-nous quelle était sa physionomie. De même que les apparences extérieures révèlent la structure de l'âme, de même aussi, à l'aide de cette structure, lorsqu'on l'a découverte et examinée, peut-on reconstruire la conformation extérieure de l'être complexe qui s'abrite dans l'homme. Il nous semble avoir en ce moment Pitt devant les yeux, aussi vivant, aussi réel qu'il se trouvait, il y a cent ans, devant la Chambre des communes. Sa vue inspire, non la sympathie, mais une certaine déférence, sa tête est belle dans l'ensemble des traits ; son front haut, mais relativement peu large, resserré entre les tempes, exprime l'énergie, la ténacité de l'esprit plutôt que l'ampleur de la pensée. Il a le nez pointu, marque de finesse, et le tient toujours en l'air. Son œil est vif, profond, un peu dur ; dans son regard, rien ne caresse, rien n'attire, on y voit éclater la force de sa volonté roide. Il a l'air distrait, absent. Il ne paraît pas se soucier de ce que

l'orateur qui le combat argue contre ses projets, et tout à l'heure, ces arguments qu'il a paru ne pas entendre, il les rappellera un à un, les classant et les exposant avec une prodigieuse mémoire et les réfutant avec une habileté consommée et comme à plaisir.

Considérez un caractère quelconque, vous y trouverez un trait prédominant qui constituera l'originalité, la façon d'être de ce caractère ; considérez un esprit quelconque, vous y trouverez une faculté maîtresse qui de même en constituera l'originalité, ce trait prédominant et cette faculté maîtresse marquent leur empreinte dans la physionomie et se manifestent ainsi extérieurement. Ce que nous rencontrons chez Pitt, c'est un caractère prépondérant de tristesse. Tous les autres traits réunis autour de ce trait dominant ne servent qu'à le faire ressortir, qu'à le dégager plus fortement, qu'à lui donner un relief plus énergique.

Quelle fut aussi sa vie ? Le travail incessant, les préoccupations continuelles, les mille détails compli-

qués, enchevêtrés de l'administration, tout l'inextricable réseau au milieu duquel se meut l'homme de pouvoir, l'enserrait sans jamais le lâcher d'un moment. Debout à huit heures, il voyait sa chambre envahie d'une multitude de visiteurs, de solliciteurs de toute sorte, qu'il fallait la plupart du temps écouter, auxquels il fallait répondre et au milieu desquels il déjeunait. Il se retirait dans son cabinet et y travaillait jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Il se rendait ensuite au Parlement et là parlant, luttant, dépensant à profusion les forces de son esprit et de son corps, il restait parfois jusqu'à trois heures du matin. Avec quelques amis intimes, les seuls devant qui se déridait sa face assombrie, et pour qui il se défaisait de sa morgue un peu hautaine, il soupait, et ces soupers étaient le seul instant du jour où un rayon de plaisir et d'entrain vint parfois le visiter. Tout jeune encore, et d'une constitution délicate, les médecins lui avaient recommandé le vin de Porto. A cette époque l'ivrognerie était le vice à la mode de la société anglaise. On ne

dit pas que Pitt abusa du jus de la treille, et nous croyons qu'il était à ce sujet une assez rare exception.

Pitt ne connut ni l'amour, ni la société féminine. Cela se voit à sa roideur, à son inflexibilité, à la noblesse froissante de ses manières, à son manque complet de grâce et de condescendance. Il n'y a point de caractère vraiment complet sans la participation de la femme, comme il n'y a point de société véritablement civilisée sans la coopération de la femme. Cet esprit de douceur et de tendre sympathie, cette politesse vraie qui consiste dans le sacrifice d'une partie de notre agrément en vue de l'agrément général, cet esprit de société, qui, sur la terre de France, a grandi d'une pousse vigoureuse, c'est sous le chaud rayon du regard féminin qu'il s'est développé et qu'il a répandu la fraîche suavité de ses parfums. Pitt ne le connaissait pas. C'est dans son caractère une lacune irréparable. Il eût perdu un peu de cette inflexibilité d'airain qui ne ployait ni devant les conseils de l'amitié, ni

devant les avertissements de la sagesse et de l'expérience, et il eût gagné certainement à ce contact quelques-unes de ces qualités qui attirent vers vous les hommes, qui dépouillent la grandeur de l'éclat qui offusque, pour la revêtir d'un charme attirant ; il n'eût pas vécu au faîte du pouvoir dans la splendeur solitaire d'une puissance presque sans limites, triste et sans joie sous le ciel de plomb des seules pensées arides qu'enfantait son cerveau. De là vient aussi ce sarcasme amer qui jaillit de son cœur comme une source salée d'un roc aux rudes aspérités, source intarissable qui mêle son amertume à tout ce que produit son esprit, qui coule à flots précipités dans son éloquence et humecte de son âcre saveur les plus beaux fruits de son intelligence.

Le sarcasme n'est souvent qu'une maladie de l'âme. Cette envie et ce plaisir de tourmenter autrui naissent d'un tourment intérieur, et le cœur qui le verse est celui qui en souffre le plus.

De là vient encore sa dureté pour les déshérités.

Prêt à consacrer des sommes immenses à l'exécution d'un projet politique qui devait complaire à l'orgueil britannique, dont il était la personnification la plus parfaite ; et à bouleverser le monde en vue d'entraver et d'empêcher l'œuvre de l'idée démocratique, qu'accomplissait la Révolution française ; prêt à sacrifier ses forces et sa vie à la réalisation d'une ambition vaine, son esprit ne se fût jamais arrêté devant un de ces problèmes lumineux où sont en cause l'avancement et le bonheur du genre humain, il n'eût jamais réfléchi sur l'immensité des maux individuels qu'entraînait la satisfaction de l'orgueil national. Sous son administration aucun établissement ne fut élevé qui contribuât au bien-être public ; l'idée de l'humanité, idée si féconde et si compréhensive, allumée en France par les grands esprits du XVIIIe siècle, et qui jette sur le siècle présent une lueur bienfaisante et dirige nos aspirations, cette idée était inconnue à Pitt.

Lui, qui avait grandi sous le charme de la belle Muse classique, et qui devait à l'étude des grands

écrivains son éloquence et avec son éloquence son pouvoir, il ne tourna jamais ses regards vers ces travailleurs de la pensée qui rencontrent dans la misère le seul obstacle au libre développement de leur génie, il ne secourut jamais aucun d'eux, ne daigna même pas abaisser sa pensée vers eux.

Pitt fut-il un grand homme d'État ? Les Anglais le disent. Il me semble que non. La race anglaise se trouve si fidèlement représentée dans la personne et dans le caractère de cet homme qu'elle ne peut s'empêcher de montrer pour lui tout au moins de la partialité.

Mais celui dont le jugement ne sera influencé par aucune circonstance étrangère, par aucun sentiment de race, par aucune illusion d'amour-propre ou d'orgueil national concluera que si Pitt avait toutes les qualités d'un bon ministre, faisant par la sagesse de son gouvernement prospérer la nation dans les biens que développe et qu'assure la paix, il ne possédait pas cette faculté transcendante, à large coup d'œil, qui embrasse à la fois dans les

événements leurs causes et leurs effets, ce génie audacieux et assuré, marchant sans violence comme sans faiblesse à la réalisation des vastes projets qu'il conçoit.

Pitt ne comprit pas la Révolution française ; il ne vit dans cet élan spontané, enthousiaste, irrésistible de tout un peuple, que soulevait le souffle d'une grande idée, qu'une populace révoltée, sans but, sans drapeau, assez nombreuse et tumultueuse pour être un danger pour la tranquillité de l'Europe, mais trop misérable et indisciplinée pour ne pas succomber promptement sous les forces réunies des coalitions qu'il formait.

Pitt fut-il un grand orateur ? Sans contredit, oui. Le Parlement, là était son champ de bataille. Il y remportait souvent la victoire. Pendant que les troupes qu'il envoyait sur le continent étaient obligées de se rembarquer précipitamment, que les souverains qu'il soudoyait se faisaient battre, là, dans cette Chambre des communes, au milieu de cette assemblée, dont presque tous les membres

étaient ses partisans, il donnait essor au génie de son éloquence mesurée, railleuse, sévère, drapée à l'antique dans de belles phrases sonores et pompeuses, et s'enivrait des éclatants triomphes de la tribune.

Une vie sombre, sans joie, semblable à ces paysages des côtes anglaises, débordant de sève et de verdure, sur lesquels s'étend éternellement le brouillard d'un gris uniforme, un caractère hautain, rigide, froid comme ce ciel britannique où flottent incessamment, dans l'atmosphère épaisse, de grands nuages lourds aux contours réguliers, un génie éminent dans la paix, et qui, transporté dans la guerre, se changea en une incapacité inquiète et violente, de même qu'un de ces beaux arbres dont le vigoureux tronc se nourrit de sève, se dessécherait sur le sol étranger ; voilà Pitt dans sa physionomie, dans son caractère et dans l'action de sa vie.

Janvier 1879.

ÉTUDE SUR FOX

ÉTUDE SUR FOX

Charles James Fox était le troisième fils de lord Holland. Il naquit le 24 janvier 1749. Il eut l'agrément de trouver sa place toute faite en ce monde. Son père jouissait d'une de ces fortunes anglaises si vaste qu'elle eût fait la richesse d'un petit Etat. Bon et d'une extrême indulgence, il donna à son fils une éducation qui dut paraître étrange, le laissant se développer de lui-même. Heureusement la jeune plante avait une sève vigoureuse. Comme Pitt, Charles Fox était le favori de son père. Il a six ans, il joue dans le grand salon de famille. Tout à coup, il aperçoit une montre, la montre de son père. Il la prend dans ses petites mains et la fait chatoyer à la lumière. — Papa. — Quoi, mon enfant. — J'ai envie de casser cette montre. — Mais, Charles,

c'est une folie, à quoi cela te servira-t-il? — Mais, papa, j'en ai envie, il faut que je la casse. — Casse, mon ami.

Un mur masquait la façade du château. Lord Holland donna l'ordre de l'abattre. Cela devait faire du bruit, Charles voulut assister à l'explosion. Son père le lui promit. En l'absence de l'enfant, les ouvriers firent sauter le mur. De là, cris et pleurs. Lord Holland avait donné sa promesse, il la tint. Il fit reconstruire le mur et le fit sauter de nouveau sous les yeux de l'enfant.

Ce genre d'éducation produisit chez Fox une assurance précoce, une complète indépendance de mouvements et de manières, une liberté d'allures qu'il portait partout, une promptitude d'expression qui n'avait d'égale que sa franchise et cette générosité naturelle, irréfléchie, qui jaillissait de son cœur. Elle produisit aussi un impérieux besoin de se laisser aller à l'impétuosité de ses sentiments, un manque absolu de force résistante.

Son père l'emmena à Spa. Il lui donne cinq louis

par jour, et le laisse jouer tout à son aise. C'est de là que date cette funeste passion qui l'absorba toute sa vie. Son père jouait, la société qui l'entourait jouait, on lui donnait de l'argent pour jouer, son cœur avide d'émotions trouvait dans le jeu une âcre jouissance qui donne le vertige.

De retour en Angleterre, on l'envoya à Eton. Il y fut un mauvais élève. Sa verve exubérante débordait, son besoin de dissipation le jetait dans une multitude d'espiègleries où il trouvait l'emploi de son trop-plein de gaieté. Il s'instruisait sans qu'on sût comment. Comme il était instinctivement poussé à toujours embrasser la cause du plus faible, il sut, malgré son humeur batailleuse, conquérir l'affection de ses camarades.

Il entra de bonne heure au collège Hertford à l'Université d'Oxford, cette vieille Université de l'aristocratique Angleterre, où les jeunes lords sont soumis à une culture spéciale. Il ne changea pas sa manière de vivre, s'amusa beaucoup et travailla de même. L'étude des anciens l'attirait, et il se

plaisait à la lecture des Ethiques d'Aristote. Ses écrivains favoris étaient Longin et Homère.

La précocité de son jugement et la facilité de sa parole étaient merveilleuses. On trouve dans ses lettres d'étonnants aperçus sur le monde et la politique, sa faculté d'éloquence se manifestait déjà et lui donnait une grande influence sur ses compagnons.

En Angleterre, lorsqu'un jeune lord, destiné à exercer de hautes fonctions, a achevé ses études universitaires, lorsqu'on lui a enseigné les classiques, la littérature anglaise, les principes constitutifs du Gouvernement anglais, et qu'on a fait croître en son esprit une haute et fière idée de la grandeur nationale et façonné son âme de telle façon que toutes les impressions qui viendront l'ébranler devront nécessairement agrandir et fortifier encore cette patriotique idée de l'immense supériorité de sa nation, on l'envoie faire un tour sur le continent. Il visite les autres peuples, étudie leurs mœurs, leurs institutions, le mécanisme de

leur gouvernement, mais toujours à un point de vue exclusivement national, partant restreint.

Fox quitta Oxford et débarqua en France. La France était alors déchue en Europe ; ses ministres, pantins que faisaient jouer au gré de leurs caprices les maîtresses royales, ne savaient qu'étaler aux yeux des étrangers la sottise de leurs prétentions et la mesquinerie de leurs projets. L'esprit français rejeté du domaine politique conservait tout son pouvoir sur la société. La société française servait encore de modèle ; on n'y trouvait plus de grands hommes d'État, de grands guerriers, de grands poètes, mais on y rencontrait de parfaits hommes du monde. Toute l'activité se tourna de ce côté. Jamais on ne sut mieux se présenter, saluer avec de plus gracieuses courbettes, jamais on ne sut donner à son bras une courbure plus délicate, et placer dessous avec plus d'élégance le tricorne brodé.

A son entrée dans le monde, Fox éprouva une émotion de délivrance. La société anglaise était

lugubre auprès de cette gaieté toujours vivante, toujours épanouie. Dans les salons à la mode, sous le feu des œillades, ravi par tous les charmes de la coquetterie féminine, au milieu d'un cercle choisi de beautés en renom, Fox se trouvait à l'aise et se laissait vivre. D'ailleurs, il adorait les femmes et ne pouvait vivre hors de leur société. Nous touchons là à un côté vulnérable de son caractère, sa passion pour le beau sexe l'entraîna parfois un peu loin. De France, il alla en Italie. La terre des classiques souvenirs fit sans doute une grande impression sur ce jeune échappé d'Oxford, mais les morts n'agirent pas avec tant de force sur son cœur que les belles vivantes qu'il y rencontra.

Les bals, les mascarades, les propos d'amour, les causeries, éclairés par la flamme de beaux yeux, les promenades, le soir, sous un magnifique ciel que les astres dorent la nuit, le tapis vert où roulent les pièces d'or amoncelées, telles étaient ses occupations.

Dans ce pays où le ciel luit d'un bleu si pur, où

partout se dévoilent les formes harmonieuses de la beauté plastique, tout l'invitait à jouir de la vie. Il en jouit tant et si bien, que son père effrayé le rappela. Il avait contracté à Naples une dette de 16,000 livres.

Il revint et passa par Ferney où il vit Voltaire. Le philosophe qui aimait les Anglais le reçut cordialement ; il lui offrit une tasse de chocolat dans son jardin et lui parla des arbres qu'il plantait et des ouvrages qu'il préparait. — A son retour en Angleterre, Fox était métamorphosé. Il avait les manières d'un petit maître ; on le vit se promener vêtu d'un bel habit à la française, portant sous le bras, avec l'aisance d'un gentilhomme de la cour de Versailles, un petit chapeau de soie ; de hauts talons rouges rehaussaient ses souliers enrubannés et il tenait à la main un énorme bouquet aux couleurs voyantes.

Son père voulant l'arracher à la dissipation, avait hâte de le faire paraître sur la scène politique. Il fut élu représentant pour Midhurst, dans

le comté de Sussex. La loi exigeait que le candidat eût vingt ans. Mais Lord Holland était puissant et si riche qu'on crut pouvoir éluder la loi en sa faveur. D'ailleurs il était tory, et les tories étaient au pouvoir. Fox fut tory comme son père et débuta par un discours qui le rendit du premier coup impopulaire. Il siégea au conseil de l'amirauté. Il travaillait peu, il avait des envies folles de dissipation. Un jour il disparut. Il était parti pour Paris, en mission diplomatique, disait-on. Il revint bientôt, rapportant des habits de gala, à la dernière mode. Le jeu surtout l'absorbait. Il y avait à Almacks, dans Pall-Mall, un club où se réunissaient d'effrénés joueurs. On y tenait un jeu d'enfer, un rouleau de 50 livres sterling à la fois, l'enjeu montait parfois à 10,000 livres sterling. Sous les coups de dés, les plus grandes fortunes s'évanouissaient, et le nobleman opulent en sortait souvent ruiné et endetté. Fox fréquenta assidûment ce club. En entrant, il retournait son habit brodé, protégeait ses manchettes avec des gardes de peau, qu'il s'atta-

chait aux poignets, coiffait un grand chapeau de paille de forme haute dont les larges bords rabattus, couvrant d'ombre la partie basse de son visage, empêchaient la lumière vive de la lampe d'offusquer ses yeux. Lorsque le jeu était arrivé à son paroxysme, les joueurs cachaient sous des masques les effrayantes contractions musculaires qui devaient remuer leurs visages. Chacun avait auprès de soi une petite table pour y placer son thé et une jatte de bois à bordures d'or moulu, servant à mettre les rouleaux. C'est là qu'on venait le chercher pour lui faire signer les décrets rédigés à l'amirauté. Lorsque ses devoirs de représentant l'appelaient au Parlement, il quittait enfin la table où il passait ses nuits, en d'âcres sensations, baignait dans l'eau fraîche son visage enfiévré, et rafraîchi et dispos se rendait à la Chambre où son inépuisable ardeur s'épanchait en discours véhéments.

Il ne faudrait pas croire que Fox fût au milieu d'une époque de vertu et de moralité un vivant scandale, donnant un perpétuel démenti aux édifiantes

aspirations de ses contemporains. Loin de là, on trouvait toujours en lui cette bienveillante disposition d'une âme toujours prête à secourir et à protéger, ce chevaleresque dans le caractère, cette naïveté dans le cœur qui ne connaît ni les luttes féroces de l'intérêt personnel, ni les inimitiés cachées. Il était sincère jusqu'à la candeur. « Jamais aucun être humain, disait de lui Gibbon, ne fut plus parfaitement pur de toute tache de malveillance, de vanité et de fausseté. »

Et certes ces vertus-là feront toujours oublier bien des égarements.

Quand Fox fit son entrée dans le monde politique, la plus grande confusion régnait. Georges III, ce roi qui pencha si longtemps vers l'imbécillité et qui, heureusement pour son peuple, finit par y tomber, suscitait à ses ministres de continuels embarras. Vaniteux, il tenait plutôt aux apparences du pouvoir qu'au pouvoir lui-même. Il érigeait l'entêtement en vertu. Quand on lui demandait l'émancipation des catholiques d'Irlande, il oppo-

sait son serment à la couronne. En 1774 la rupture entre l'Angleterre et les États-Unis éclata, il l'avait amenée, il la rendit irréparable. Il aurait dû être fou dès l'enfance ; les divagations d'un cerveau à moitié détraqué sont plus dangereuses que les divagations d'un cerveau qui l'est entièrement.

Fox s'unit à Burke. Il eut toujours pour celui-ci une admiration peut-être exagérée. Il l'aima comme il savait aimer, avec toute la tendresse emportée de son âme. Leurs opinions ne furent pas longtemps les mêmes, leur relations mêmes cessèrent ; Burke fut brusque et injuste envers lui ; l'affection de Fox resta inaltérable.

En 1784, le fameux docteur Johnson avait fondé un club qui bientôt devint célèbre. En être membre était estimé comme une marque infaillible de haut mérite ; Garrick, le grand génie dramatique de l'Angleterre, ami de Johnson, resta pendant longtemps sur le seuil de ce sanctuaire et se fit pardonner difficilement sa profession d'acteur.

Là se réunissaient à dîner les grandes célébrités

littéraires; Johnson le Jupiter tonnant de la prose classique, y faisait résonner ses longues phrases pompeuses et systématiquement régulières qui marchaient au pas de charge comme de gros bataillons d'infanterie; là hésitait, bégayait, ânonnait Goldsmild, admirable écrivain, qui, lorsqu'il n'avait pas une plume à la main, avait l'air d'un sot ; là écoutait sir John Reynolds, le premier président de la Société des Beaux-arts, qui fit le portrait de Fox; là tempêtait le fougueux Burke que Johnson seul pouvait apaiser; là dissertaient Gibbon le grand historien et Shéridan, auteur dramatique et homme politique, directeur de théâtre et ami intime du prince de Galles; là enfin fut admis Fox.

La femme, comme nous l'avons dit, eut une grande influence sur sa vie.

On connaît ses relations avec la célèbre Mme Robinson qu'on appelait Perdita. Elle dissipa trois fortunes et passa sur le continent. Enfin un amour profond, sérieux, le dernier, se fixa dans son âme et transforma sa vie. L'influence d'une femme

d'une grâce infinie, d'un savoir distingué, d'une élégance parfaite, s'empara de lui.

Ce fut une union d'esprit et de cœur complète.

Fox vécut trois ans avec Mme d'Armsteadt sans qu'elle portât son nom. Le mariage se fit secrètement.

Les femmes firent à elles seules les dernières élections de Fox. Elles inventèrent une parure en son honneur, lui donnèrent son nom, la portèrent, se montrèrent ainsi sur la place publique, coururent chez les particuliers, sollicitèrent des voix et en obtinrent, naturellement.

La belle duchesse de Devonshire, la grâce même, permit à un boucher de l'embrasser, pour l'amour de Fox. Elles eurent fort à faire ces vaillantes femmes. Presque tous les hommes étaient contre leur candidat, qui à ce moment s'était rendu impopulaire. Le succès parut un instant incertain. Dans les lieux publics, les discussions étaient violentes, on échangeait des coups de poing, les bousculades étaient parfois meurtrières, les paris s'engageaient. Le tempérament britannique s'échauffait. Fox

obtint 250 voix de majorité. Il devait la victoire à ses auxiliaires féminins.

II

Dans ses lettres politiques, Fox conserva toujours une admirable égalité d'âme, une invincible répulsion pour les moyens douteux. Au milieu des agitations d'une élection, son adversaire politique, homme de grand crédit et de très haute position, fut surpris dans une situation qui, eût-elle été découverte, aurait attiré sur lui le mépris et le ridicule. Fox, qui était au courant du scandale, eût pu facilement se débarrasser de son rival ; loin de là, il s'employa à étouffer l'affaire.

Fox eut un fils, un enfant naturel ; le fils offre une remarquable exception à la loi d'hérédité, il était muet. C'est d'ailleurs la seule particularité que nous sachions sur son compte. Pour voir son fils, Fox fit un voyage en Suisse. Il aimait les voyages parce qu'il y dépensait une surabondance

d'activité. A Lausanne, il vit Gibbon, qui travaillait à son histoire. L'Italie était tout près, il y alla, il s'apprêtait à y séjourner, mais son retour fut précipité. Le roi était devenu fou, le prince de Galles le rappelait, on le lui manda, il partit. Il voyagea à toute vitesse et arriva à Londres.

Le prince de Galles et le roi vivaient en rupture ouverte. Jamais caractères ne furent plus disparates. Le prince de Galles, franc, ouvert, cédant facilement aux impulsions généreuses, sans morgue, affable, de mœurs trop faciles, menait joyeuse vie avec des hommes de lettres et des acteurs. Il n'était pourtant pas sans ambition. La folie du roi le réveilla ; il résolut de s'emparer du droit exclusif de la régence. Fox, son ami, accourait lui offrir son appui et ses services. Le ministère s'opposa aux prétentions du prince, et le différend allait devenir sérieux quand le roi eut l'esprit de revenir à la raison, c'est-à-dire au peu de raison qu'il avait jamais possédé.

Né libéral, ayant un large fond de cet esprit pra-

tique particulier aux Anglais, jaloux de son indépendance personnelle, Fox jusqu'à l'époque de la Révolution française n'avait considéré la France que comme un peuple de courtisans, entichés de distinctions vaines, et l'adversaire naturel de la liberté politique.

Mais ce grand mouvement qui lança sur les champs de bataille des armées prodigues de leur sang, ce formidable réveil du peuple français éveilla dans l'âme du grand orateur une admiration passionnée, que ni les revers, ni les fautes ne purent jamais éteindre. Pour cela délaissé, il perdit une popularité à laquelle des triomphes répétés l'avaient accoutumé. C'est qu'il y avait en lui, non seulement cet esprit pratique essentiellement anglais, appuyé sur l'expérience et visant à l'utilité, mais de plus une haute aspiration vers le droit et l'éternelle justice.

Les Prussiens viennent d'être chassés du territoire français. Il adresse des lettres à son neveu qui est sur le continent. « Non, s'écrie-t-il, aucun

événement ne m'a donné tant de joie. Les défaites des armées d'invasion m'ont toujours causé la plus grande satisfaction !

Il admirait les Girondins. Enthousiaste de l'antiquité, pratiquant les lettres grecques et latines, cherchant ses modèles dans le passé, il suivait d'une émotion attendrie les luttes de ces hommes pour la plupart jeunes et pleins de feu, que le génie de la Grèce inspirait et qui, impuissants à réaliser leurs chères utopies, vaincus, montaient en chantant à l'échafaud.

La guerre était imminente entre la Russie et l'Angleterre. Grâce à Fox, elle n'eut pas lieu. Catherine II demanda le buste du grand orateur anglais pour le placer dans son palais entre ceux de Démosthènes et de Cicéron.

Étroitement attachés aux vieilles traditions du royaume, accoutumés à puiser dans le fond même des institutions nationales leurs maximes de gouvernement, et jaloux de toute liberté individuelle, les Anglais virent d'un mauvais œil un mouvement

politique qui semblait ne rien vouloir laisser du passé.

Pitt donna pour prétexte à sa déclaration de guerre la douleur du peuple anglais devant le supplice de Louis XVI. Cette attaque de sensibilité était au moins étrange ; et Pitt moins que tout autre était accessible à la pitié. La vraie cause de la guerre fut la fausse opinion que l'Angleterre se fit du Gouvernement français en le prenant pour un pouvoir agressif. Mais à cette époque la Convention n'avait qu'un but, c'était d'arracher la France à l'étouffante étreinte des nations coalisées

En vain Fox s'écriait : « La France dans vos querelles a la justice de son côté, Dieu soit loué ! La nature a été fidèle à elle-même. La tyrannie a été vaincue et ceux qui combattaient pour la liberté ont été victorieux ! » Sa voix ne trouvait point d'écho.

De sa fortune que son imprévoyance avait dissipée, il ne lui restait que des débris. Il vendit ses

chevaux, se retira à la campagne, se livra à l'étude et se reposa dans le calme des affections domestiques.

En France, quitter Paris, se retirer à la campagne pour y vivre, à proprement parler, c'est s'exiler. La campagne est charmante, délicieuse, mais à la condition qu'elle soit un séjour passager, qu'on y vienne pendant la belle saison respirer l'air que purifie la vie végétale. Nous nous récrions d'enthousiasme sur les tranquilles joies qu'elle offre ; la plupart du temps, nous ne les connaissons pas, et si le hasard ou la nécessité nous force à les connaître, nous n'hésitons pas à leur préférer l'agitation et le bruit des villes.

Un Anglais, à la campagne, est vraiment chez lui. Londres n'est qu'un rendez-vous, où l'on se rencontre pour ses affaires et que l'on quitte avec plaisir. Aussi voyez comme les Anglais savent choisir les sites de leurs villas, comme ils les encadrent amoureusement de bouquets touffus, d'arbres magnifiques, solidement venus sur ce sol dont la perpétuelle humidité fait monter une sève débor-

dante dans leurs tiges rameuses. Comme ils savent disposer ces vastes tapis de verdure qui attirent et reposent le regard! On voit au premier coup d'œil que ce n'est pas là un pied-à-terre, une demeure improvisée, mais une habitation dont l'arrangement indique que la vie tout entière s'y écoule.

Fox possédait dans le Surrey le domaine de Saint-Anne's Hill. C'était un tertre éternellement vert. En hiver, les longs nuages sombres d'un gris monotone qui glissaient avec une lenteur régulière sous le ciel de la même couleur, jetaient sur le gazon une teinte demi-claire, demi-obscure qui s'harmonisait avec les tons effacés et ternes du paysage. En été, le troupeau de nuages était chassé, le beau et chaud soleil abattait ses rayons sur l'herbe resplendissante dans la lumière douce, les objets dessinaient leurs contours, les arbres dont la sève gonflait l'écorce étalaient dans leur rajeunissement printanier leurs larges couronnes de feuilles. La maison vaste, commodément bâtie, sans prétentions, ouvrait ses hautes fenêtres à la brise tiède de midi.

Dans le lointain, entre Chirtsey et Windsor, on aperçoit les flots gris de la Tamise sur lesquels les rayons du soleil forment par endroits des plaques lumineuses. Devant la façade, un hêtre touffu, impénétrable, étendait ses rameaux. Il semblait le dieu végétal du lieu. Quand on rencontre ces beaux arbres anglais, on comprend l'innocente superstition des peuples primitifs envers ces superbes enfants de la terre. Abattre de tels arbres ! Quel sacrilège ! Au pied de ce hêtre, Fox venait s'asseoir et lire. Il avait les goûts actifs de sa race, la vie du corps et de l'esprit se faisaient équilibre. Grand chasseur, il courait toute une journée après un renard ; excellent nageur, comme Byron, il aimait à s'abandonner au flot et à sentir l'humide caresse de la vague; botaniste, comme Rousseau, il cherchait dans ses excursions des plantes rares ou ses fleurs favorites; agriculteur, il s'occupait de plantations, mettait la main à l'œuvre, évaluait sa prochaine récolte de pommes de terre, et supputait la quantité probable de ses récoltes de fourrage.

Quand il restait à la maison, la matinée se passait à travailler. Il s'enfermait dans son cabinet avec ses livres, ces vieux amis toujours fidèles, toujours les mêmes, insensibles au temps, à l'absence, à l'oubli, auteurs favoris, inspirateurs et témoins de ses pensées. Il avait là, sur son bureau, les classiques anglais, surtout Spencer, Dryden, à côté les poètes dont l'immortalité renaît avec chaque siècle : Homère et Virgile. Il affectionnait aussi Théocrite et Apolonius de Rhodes, et près de ces deux grands écrivains grecs, il plaçait notre Racine. Très familier avec notre langue, il savait l'italien. Il admirait Dante, mais il lui préférait Arioste et surtout leur maître à tous deux, Virgile.

Quelques amis venaient le visiter. Autour de la table à thé, on se réunissait le soir, on causait, on lisait des romans. Fox connaissait tous les romans anglais et un grand nombre d'étrangers. Mme d'Armsteadt lui faisait la lecture. C'étaient là les heures les plus douces de la journée, l'amour de cette femme

lui faisait oublier et son rôle parlementaire et sa fortune politique. De temps à autre ses amis parvenaient à le ramener à la Chambre. C'était « l'habeas corpus » que la politique de Pitt, inquiète, hébétée par une suite de revers, s'efforçait de violer et qu'il fallait défendre. C'étaient les motifs de paix à faire valoir, d'une paix honorable pour le peuple anglais et qui eût arrêté les flots de sang coulant pour la satisfaction d'un orgueil insensé, et sa voix vibrait. C'était la captivité du héros du nouveau monde, de Lafayette, à dénoncer à l'Europe, et son éloquence indignée débordait.

Fox avait le dessein d'écrire une histoire. Il voulait raconter les grands événements politiques qui avaient eu lieu sous les Stuarts et montrer la nation anglaise achevant l'édifice de ses libertés constitutionnelles, au milieu des obstacles suscités par les rois qui se servaient de leur autorité pour les lui enlever. Il avait tracé un plan. Il ne put le suivre, la mort ne lui en laissa pas le temps. Nous ne possédons que des morceaux détachés et incomplets.

D'ailleurs Fox écrivait peu. L'orateur chez lui absorbait l'écrivain.

Ce plan d'histoire eut pourtant son utilité, il le fit voyager. Il revint en France pour consulter dans nos archives les pièces relatives aux relations des Stuarts avec Louis XIV. Ce voyage fait époque dans sa vie.

Aucun étranger ne fut aussi populaire en France. Sur son passage, on se pressait, curieux de le voir, et heureux de l'avoir vu, on le fêta partout. A Paris, il descendit à l'hôtel Richelieu, auprès de la Comédie Française. Il assista à une représentation d'*Andromaque*, de son poète favori, Racine. Lorsqu'il entra dans sa loge, toute la salle applaudit. Il visita Paris, en curieux. Il avait en peinture un goût très personnel, goût qui obéissait plutôt à l'impulsion secrète du sentiment qu'à une règle d'esthétique quelconque. Aux grands chefs-d'œuvres, à la transfiguration de Raphaël, au Pierre l'ermite du Titien, à l'Antiope du Corrège, à la descente de croix de Rubens, il préférait le Saint-Gérôme du Dominiquin. Il s'intéressait à tout.

Il vit Bonaparte qui était en train de tromper tout le monde. Il n'y avait entre ces deux hommes aucune sympathie. Fox appréciait tout, excepté les choses de la guerre, et Bonaparte ramenait toute chose à la guerre. Cependant la puissance d'attraction de Bonaparte était telle, il était si bon comédien (il prit des leçons de Talma) qu'il inspira à l'orateur anglais une profonde estime pour sa personne. A cette époque, il ne paraissait pas avoir d'autre ambition que de gouverner pacifiquement la France et de lui faire oublier, par une sage administration, les affreuses convulsions qui l'avaient épuisée. Il jouait le rôle d'homme sensible. En cherchant bien, on pourrait lui trouver quelque mot équivalent à « la poule au pot » de Henri IV. Il eut Fox à dîner et fut charmant. Il causa beaucoup. Lui qui détestait d'instinct toute espèce de parlementarisme, il eut des allusions délicatement louangeuses à l'égard du grand orateur parlementaire. Il fut touchant d'humanité. « Il n'y a au fond, disait-il, que deux nations, l'une habite l'Orient, l'autre l'Occident ; Anglais, Français, Allemands sont de la même,

aussi toute guerre est une guerre civile! Ces démonstrations pacifiques, débitées avec le ton de l'épanchement, impressionnèrent Fox et lui donnèrent une fausse idée des intentions du premier consul.

Il revint en Angleterre plein d'illusions.

La mort ne lui donna pas le temps de les perdre. Ses dernières années furent consacrées à une noble cause. Il s'unit à Wilberforce pour demander l'abolition de l'esclavage. Ce fut sa dernière lutte et son plus grand triomphe.

Dans le monument funèbre que la gratitude et l'admiration nationales ont élevé à la mémoire de Fox, un Africain agenouillé étend vers la couche où expire le grand orateur ses bras dont les fers tombent et se brisent.

De toute une vie passée dans les affaires publiques, de tout ce génie oratoire, voilà ce qui reste de plus grand et d'impérissable, ce souvenir d'une œuvre de délivrance symbolisé dans cette pauvre créature qui s'agenouille et tend les bras vers un grand homme libérateur.

Nos petites actions accomplies avec effort, nos mouvements de nains péniblement exécutés dans une infime partie d'espace et de durée, nos vanités puériles que nous appelons de la gloire, notre orgueil et notre présomption d'insectes qui croient faire marcher le coche, tout ceci s'efface et disparaît dans le perpétuel ensevelissement auquel les choses existantes sont en proie, mais ce qui ne disparaît pas, ce qui, incorporé à l'humanité, vit en elle et s'accroît à travers les siècles, c'est une œuvre qui contribue à l'élévation de l'espèce humaine.

Nos individualités sont de peu d'importance, si ce n'est en ce qu'elles servent des plans mystérieux. Parmi la masse infinie des événements qui forment l'histoire de notre race, quelques-uns seuls émergent et se dressent, marquant aux générations la route suivie, et leur indiquant celle à suivre. L'abolition de l'esclavage est un de ces grands événements. Glorieux l'homme qui dans ce groupe éclatant a laissé l'empreinte de sa passagère personnalité!

Mars 1879.

PENSÉES & APHORISMES

PENSÉES & APHORISMES

I. — Quand une femme étudie, c'est un sentiment qui l'y pousse, rarement un besoin de l'intelligence.

II. — Reconnaître les lois naturelles, y obéir et s'y soumettre, voilà ce qu'on entend par *liberté*. La liberté est toujours en proportion de l'intelligence.

III. — En amour, les femmes vous plaignent des souffrances que les autres vous font endurer et jouissent de celles qu'elles vous infligent.

IV. — Les autres n'ont qu'un tort, c'est de ne pas nous ressembler.

V. — La femme se pare de son amour comme d'une force ; l'homme en a la pudeur comme d'une faiblesse.

VI. — La société est organisée de telle sorte que tout être supérieur se forme en dehors d'elle et en dépit d'elle.

VII. — L'intelligence joue un rôle fort petit en ce monde. L'intérêt nous pousse, la passion nous égare, l'imagination nous trompe et la routine nous conduit.

VIII. — La crainte de la mort vient de ce que nous ne savons pas vivre.

IX. — L'homme s'est appelé raisonnable avant de savoir ce qu'était la raison.

X. — L'amour, la haine, tous les sentiments divers ne sont qu'une même force diversement manifestée. Plus cette force est grande, plus elle peut revêtir de formes. La crainte, la timidité, la honte sont absence de force. La raison est la mesure dans le mouvement imprimé à la force. Le dévouement, c'est la force considérée dans le bien qu'elle rapporte à autrui.

XI. — Ame, force, vie, fluide vital, principe, cause, tous mots synonymes exprimant l'inconnu.

XII. — Chaque homme n'est qu'une manifestation plus ou moins obscure et incomplète de l'esprit humain, s'exprimant totalement dans l'humanité; et l'esprit humain n'est qu'une infime parcelle du *divin*, de la *cause primitive*, qui a pour *effet* l'univers.

XIII. — Loin de redouter la mort, on devrait être curieux de mourir.

XIV. — Idéalement, chaque individualité est complète quant à sa fonction, et, cependant, elle ne peut accomplir cette fonction qu'avec l'aide de toutes les autres réunies. Dans leur état actuel, les forces individuelles se font obstacle les unes aux autres. Au lieu de se coordonner, elles sont en désaccord. De là, les lois sociales, la morale, les gouvernements qui ont pour but, consciemment ou non, d'ouvrir à chaque individualité sa voie naturelle. Mais jusqu'à présent, la société, qui est la

somme de la raison collective, n'a envisagé le problème que sous une de ses faces; elle n'a considéré les forces individuelles que dans l'opposition qu'elles se font, et n'a tendu qu'à amoindrir le choc entre ces forces désordonnées. *L'ordre*, au contraire, ne provient pas de la restriction apportée au développement des individualités, mais de leur libre développement. La diversité de leur nature étant infinie, aucune individualité n'est semblable, et chacune peut se développer sans nuire aux autres. Non seulement elle le peut, mais elle le doit, c'est-à-dire qu'inévitablement elle y tend, et de ces efforts accomplis à l'aveugle provient ce qu'on appelle socialement le mal, qui n'est autre chose que le désordre.

XV. — Parler de soi et entendre parler de soi, c'est le plaisir le plus vif. Les gens qui s'aiment ne font pas autre chose.

XVI. — Je suis moi-même mon unique point de comparaison et je suis pour moi-même un inconnu.

XVII. — Jouir par la pensée d'un plaisir futur, c'est s'exposer à n'en pas jouir en réalité.

XVIII. — A l'égard des hommes, les natures nobles commencent par l'amour, passent par le mépris et se reposent dans l'indifférence.

XIX. — Nous trouvons les hommes pervers et nous nous étonnons qu'ils soient malheureux !

XX. — Les âmes sympathiques souffrent plus du mal qu'elles font que ceux à qui elles le font.

XXI. — Notre civilisation a tué la sincérité. Je ne connais que les bêtes qui soient sincères.

XXII. — Il est heureux pour nous que les femmes soient incapables de raison et de logique ; elles nous surpasseraient de cent coudées !

XXIII. — Comment se fait-il que la femme, qui a des organes si souples, qui possède tous les artifices de langage, qui a naturellement toutes les ressources de l'éloquence, ne puisse jamais devenir orateur? Toujours par l'absence de cette intel-

ligence supérieure qui embrasse les ensembles et trouve le rapport des parties.

XXIV. — J'ai vu souvent une femme parcourir en quelques minutes toute la gamme des sentiments humains : joie, douleur, rire, larmes, sourire, bouderie, caprice, ennui, exaltation, abattement, désespoir, etc.

XXV. — Il y a des hommes qui aiment à s'avilir. M... se faisait insulter par une femme qu'il payait pour cela.

XXVI. — La dernière illusion et la plus grande de toutes, c'est de croire à sa propre vertu.

XXVII. — Il y en a qui se consolent de perdre leur propre estime en gagnant celle des autres.

XXVIII. — Être ou ne pas être : voilà la question, dit Hamlet.

La solution en est facile : Ne pas être.

XXIX. — Être célèbre, c'est être loué de beaucoup de gens que l'on méprise.

XXX. — La discussion entre intelligences inégales est inutile. Le philosophe expose son opinion, l'homme d'action l'impose.

XXXI. — Les hommes ne jugent la supériorité qu'au mal qu'elle leur peut faire. De là toutes les divinités terribles, vengeresses impitoyables.

XXXII. — Je suis las des hommes, disait B. à un ami. Vous êtes le seul que je puisse voir, et encore !

XXXIII. — Les femmes ont les cheveux longs et les idées courtes, dit Schopenhauer. De nos jours cheveux et idées ont la même dimension.

XXXIV. — Il est curieux de voir de combien de gens sont compris ceux qui parlent pour ne rien dire.

XXXV. — Chaque époque a son illusion dominante ; ç'a été la gloire, l'honneur ; aujourd'hui, c'est la richesse.

XXXVI. — Les imbéciles en veulent aux gens d'esprit de les avoir divertis.

XXXVII. — L'ignorance a sur la science cette immense supériorité, c'est qu'elle ne se connaît pas de limites.

XXXVIII. — Voulez-vous être éloquent? dites-moi ce que je pense. Voulez-vous être habile? faites-moi penser ce que vous dites.

XXXIX. — La foi est la paresse de l'esprit et la vigueur de l'âme.

XL. — L'amusement est la menue monnaie de la jouissance.

XLI. — Je pense, donc je souffre.

XLII. — Le secret de la femme est dans l'admirable fable biblique, qui la fait sortir de la côte de l'homme. Elle est le reflet de l'homme, la perpétuelle illusion vivante, la divine idéalisation du mensonge et, comme dit Baudelaire, l'être incompréhensible qui n'est incompréhensible que parce qu'il n'a rien à communiquer, le mirage qui attire et qui toujours déçoit. La douleur est le plus puissant

motif d'action. Tout homme vraiment homme souffre par la femme, qui devient ainsi la principale cause de l'activité humaine.

XLIII. — As-tu besoin d'exercer ton mépris : considère-toi toi-même.

XLIV. — C'est peu d'être malheureux auprès de ce qu'on éprouve à se sentir incapable de bonheur.

XLV. — Si j'étais sage, pour quel fou on me prendrait !

XLVI. — Les compliments sont la formule distinguée du mépris.

XLVII. — La supériorité est le sens de l'ordre ; quand les hommes supérieurs détruisent, c'est qu'on les empêche d'édifier.

XLVIII. — Il n'y a pas de plus grande jouissance pour un imbécile que de protéger un homme d'esprit.

XLIX. — Il y a quelque chose de plus fort que la

haine du pauvre contre le riche : c'est la haine de ceux qui ne font rien contre ceux qui travaillent.

L. — L'atmosphère morale et intellectuelle de la société est une sorte de vapeur grise où tout sentiment et toute idée flottent indistincts, sans consistance, sans forme déterminée, variant aux plus légères influences, se dissipant à tous les souffles. Sentir modérément et ne pas penser du tout : voilà le mot d'ordre.

LI. — Le sarcasme n'est souvent qu'une maladie de l'âme. Cette envie et ce plaisir de tourmenter autrui naissent d'un tourment intérieur et le cœur qui le verse en souffre le plus.

LII. — Vous avez mécontenté tout le monde : il est très probable que vous avez dit la vérité.

LIII. — Pour s'aimer toujours, il faut aimer ensemble quelque chose de supérieure à soi.

LIV. — Une heure perdue me cause plus de regrets qu'une mauvaise action. L'une se répare ; l'autre non.

LV. — Ce que tu vas dire a déjà été dit. Qu'importe : parle et sois sincère.

LVI. — Qu'importe que tu voies le monde d'un regard désolé ou d'un regard d'espoir, pourvu que tu le contemples dans son ensemble ; les larmes comme la joie mènent à la sérénité.

LVII. — Dix ans d'existence mondaine hypertrophient irrémédiablement l'égoïsme et ramollissent pour jamais le cerveau.

LVIII. — Dans le succès d'une œuvre, défalquez les amitiés de l'auteur, l'influence de sa situation, de sa fortune, de son caractère, puis, dans l'œuvre même, ce qui flatte les instincts mauvais et les caprices de l'instant, et évaluez la part qui revient à l'art !

LIX. — N'espère pas vivre intact : il te faudra sacrifier ou ton intérêt, ou ton cœur, ou ta pensée.

LX. — La misanthropie est faite d'un besoin d'aimer qui ne peut s'assouvir.

LXI. — Marionnettes! J'aperçois les fils qui font mouvoir et gambader tous ces pantins; mais celui qui est au-dessus de ma tête et qui me fait agir, je ne puis le voir! Marionnettes, marionnettes!

LXII. — Nous sommes faits pour aspirer à la vérité, mais non pour y atteindre.

LXIII. — On aime souvent d'autant moins les femmes, qu'on aime d'autant plus la femme.

LXIV. — Beaucoup de jeunes filles du monde sont de jolis petits animaux à peu près apprivoisés, auxquels on a appris de jolies phrases, qu'elles débitent avec une jolie voix et de jolis gestes. Il ne leur manque qu'un perchoir.

LXV. — A voir de quelle cause futile dépend notre bonheur ou notre malheur, comment ne comprend-on pas qu'il faut rester indifférent à l'un et à l'autre.

LXVI. — Les femmes nous aiment moins que nous croyons et elles nous choisissent parce qu'il leur plaît surtout d'être aimées de nous.

LXVII. — La grâce chez la femme est une perpétuelle jeunesse.

LXVIII. — La vraie beauté de la femme est toujours cachée aux yeux d'un imbécile.

LXIX. — On serait peut-être plus dans le vrai en jugeant les hommes à rebours de la commune opinion.

LXX. — Tu méprises la foule et tu aimes la gloire. Tu manques de logique. On ne peut attacher aucun prix à un bien quand on n'estime pas ceux qui le donnent.

LXXI. — Cache le bien que tu fais, sinon par modestie, du moins par prudence.

LXXII. — La méditation est le plus grand acte intellectuel car elle est la concentration de toutes les forces de l'esprit sur une seule pensée, sans autre but que cette pensée.

LXXIII. — Les plus grandes pensées n'ont jamais été écrites.

LXXIV. — En somme l'acte le plus important de la vie c'est de bien mourir.

LXXV. — La bonté des âmes vulgaires à l'égard des esprits supérieurs n'est que l'intime satisfaction de se voir injustement au-dessus de ce qu'elles sentent supérieur à elles.

LXXVI. — Une femme qui se donne, singulière expression, car elle veut souvent dire, une femme qui vous prend.

LXXVII. — Ne laisse personne triompher de toi, ni ton ennemi, ni ton ami, ni surtout la femme que tu aimes. Soumets-toi aux nécessités qui te pressent, mais dans ta soumission même qu'on sente en toi quelque chose de rebelle, d'inflexible.

LXXVIII. — Je n'estime que la société des gens devant qui je puis penser tout haut, et même devant ceux-là je me suis aperçu qu'il était toujours dangereux de le faire.

LXXIX. — Il y a chez la plupart des hommes l'inconscience du mal, chez beaucoup du plaisir à le

faire, chez quelques-uns, les meilleurs, une résignation triste, personne n'y échappe.

LXXX. — L'opinion, c'est l'erreur du plus grand nombre.

LXXXI. — Reprocher à quelqu'un d'être ingrat, c'est lui avouer qu'on ne lui a rendu service que dans l'espoir d'en être récompensé.

LXXXII. — Un jour quelqu'un me fit tant de compliments que je ne pus m'empêcher de lui dire : « Cher Monsieur, si j'étais tout ce que vous me dites, je crois qu'il y a longtemps que vous m'auriez mis à la porte.

LXXXIII. — Ce qu'il y a de pire, c'est le désir de vivre, il nous rend lâches, hypocrites et vicieux.

LXXXIV. — Quand on veut faire du bien on a d'abord pour ennemis ceux à qui on veut en faire.

LXXXV. — C'est faire trop d'honneur à la plupart des hommes que de leur croire des opinions. Des sensations, des instincts, des sympathies et des antipathies et c'est tout.

LXXXVI. — La vie rend les âmes délicates, folles ou méchantes, corrompues ou malades.

LXXXVII. — Il est très doux de s'avouer coupable pour avoir le plaisir de se pardonner.

LXXXVIII. — Un être parfaitement honnête, incapable de mensonge et de faute nous paraîtrait une telle monstruosité, qu'il se trouverait immédiatement un tribunal pour le condamner comme portant atteinte à la morale publique.

LXXXIX. — Ce qui dégoûterait à jamais de la célébrité, c'est de penser, que lorsque vous ne serez plus, des niais s'acharneront à expliquer à leurs semblables ce que vous aurez pensé, ce que vous aurez dit, voulu dire, et ce que vous n'aurez pas dit. Puisque tout ce qui est grand doit être châtié, la célébrité est sans doute la punition du génie.

XC. — La grandeur d'une idée se reconnaît non à l'émotion qu'elle suscite mais au calme qu'elle fait naître.

XCI. — C'est peut-être parce que vous êtes hypocrites que vous vous tolérez.

XCII. — J'ai pitié du bonheur des gens heureux.

XCIII. — Notre civilisation n'a rien fait pour nous puisqu'elle ne nous a pas ôté le souci de la mort.

XCIV. — De la discussion sort la bêtise des opinions contraires.

XCV. — Il faudrait étouffer en nous la pensée du bonheur pour y allumer celle de la justice.

XCVI. — Qu'est-ce qu'une femme? L'instrument de supplice le plus perfectionné.

XCVII. — Mon ami, vous me demandez l'impression que votre esprit et vos paroles ont produit sur cette jolie femme. Elle pense que votre manchette est trop courte et que vous avez le bout du nez un peu rouge.

XCVIII. — Pourquoi la colère, l'indignation, la haine? En voulez-vous à un chien qui vous a

mordu, à une branche d'arbre qui vous heurte le visage ?

XCIX. — Si tu fais dépendre ta promesse de la conduite des autres à ton égard, tu seras constamment parjure. Sois fidèle à tes engagements pour ne pas mentir à toi-même.

C. — Penser que tant d'êtres humains vivent dans la continuelle appréhension de la mort et que probablement on meurt sans s'en apercevoir.

CI. — Un tas de gens me trompent et je ne sais ce qu'il y a de plus grand ou le plaisir qu'ils ont de leur duperie ou le mépris qu'elle m'inspire.

CII. — La haine du monde est peut-être une vertu.

CIII. — La négation de Dieu viendrait-elle de l'impuissance à l'aimer.

CIV. — On n'est jamais coupable aux yeux d'une femme qui vous aime.

CV. — Quand on a encore à l'oreille le bruit des

flots et le murmure des forêts, les paroles humaines sonnent vides.

CVI. — Ce n'est pas tant la souffrance qui m'effraie que de souffrir sans savoir pourquoi ; je trouve la vie bête.

CVII. — La résignation est une impuissance raisonnée.

CVIII. — Les jouissances des sens mènent à l'égoïsme, celles du cœur à l'abnégation.

CIX. — Ce qui me fait désespérer de ce monde, c'est moins la perversité des méchants que la bêtise des honnêtes gens.

CX. — Égalité : Les hommes sont égaux, comme le sont les soldats d'un même régiment, avec des différences comme celles entre le colonel et les simples troupiers.

CXI. — Vivre, c'est jouir du présent, prévoir l'avenir, découvrir le passé, c'est-à-dire sentir et savoir.

CXII. — Liberté! Liberté pour tout le monde, ce qui veut dire que les forts sont libres d'écraser les faibles.

CXIII. — La foule sent, mais n'admire pas.

CXIV. — L'humanité n'est point faite pour les grands sentiments, car ils mènent tous à la mort.

CXV. — En moi, l'animal est toujours gai et la pensée toujours triste.

CXVI. — Ils appellent beau ce qui leur plaît et ce qui leur plaît, c'est le laid.

CXVII. — Quand on arrive à une certaine hauteur de pensée, il n'y a plus à compter sur les autres; on doit se suffire à soi-même, et c'est à la fois la grandeur suprême et la suprême torture.

TABLE DES MATIÈRES

Tours, imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta.

